

# Le Père François et la Fraternité

Fraternité Chrétienne Intercontinentale  
des Personnes Malades et Handicapés



Avec la collaboration du Père Boillon.,  
Ancien Evêque de Verdun

LE PERE  
FRANÇOIS  
ET U  
FRATERNITÉ





## INTRODUCTION EN VUE DU LIVRE:

### *Le Père François et la Fraternité*

Enfin il arrive!

De quoi, de qui s'agit-il? D'un livre, où l'on rencontre un personnage assez étonnant: le Père Henri François, prêtre du diocèse de Verdun, mort en 1986.

Sa simplicité et sa discrétion font peut-être de lui un inconnu, ou presque, pour beaucoup.

Et pourtant de nombreux chrétiens, pas seulement des catholiques — beaucoup d'hommes et de femmes en plus de 40 pays, pas seulement francophones—, ont pour lui une grande admiration et une vraie reconnaissance. Ces hommes et ces femmes, en effet, sont des personnes handicapées physiques, des malades chroniques. Pour elles, celui qu'elles appellent familièrement le Père François a été un révélateur. Malade lui-même, il n'a pas cessé, plus de 60 années durant, d'appeler ceux que touchent maladie ou handicap à se mettre debout, à sortir de l'isolement pour se tourner vers les autres, à devenir responsables de leur existence personnelle, de leur monde, de leur Eglise, de leurs Eglises...

\*\*\*

Ce livre est dû à l'initiative de plusieurs collaborateurs: La Fraternité Chrétienne intercontinentale des personnes malades et handicapées (la F.C.M.H.) dont le Père François fut l'initiateur dès 1945; l'Institut ND de l'Offrande fondé aussi par le Père François en 1947; ainsi que le Père Boillon, ancien évêque de Verdun qui, avant de devenir son évêque à Verdun, connaissait déjà le Père François et son oeuvre.

\*

\*\*

Pourquoi cette publication?

Tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la mission de la F.C.M.H., désirent mieux connaître le Père François. Ils veulent pouvoir retrouver facilement au travers des grands événements de sa vie

-au travers des innombrables textes qu'il a écrits—, celui qui les a aidés à se mettre, et se remettre, debout! «Lève-toi et marche!» (!)• Cette phrase de l'évangile a été commentée sans trêve, à toutes occasions, par le Père François; avec une clarté, une simplicité, une vigueur, qu'on aime en effet retrouver.

Bien des personnes, amies de la F.C.M.H. ou curieuses de la vie des malades en Église, ont entendu aussi parler du Père François, de son message et de son engagement. Elles désirent également sans doute les rencontrer plus profondément.

Aucun livre n'ayant encore été publié en France sur le Père François et son oeuvre, tous pourront donc trouver ici une première et vraie réponse à leurs désirs (2). Même si, plus tard, une étude historique et plus approfondie demeure à faire; situant le Père François et son immense travail dans le contexte de son temps et de son Église.

\* \* \*

Pour répondre au désir qui vient d'être mentionné, sont donc ici publiés en intégralité les messages que le Père François adressait régulièrement à Noël et à Pâques, à tous les membres de la F.C.M.H.

Sont publiés également les grands messages et interventions que le Père François donnait à l'occasion d'événements importants: comme les comités internationaux de la F.C.M.H... Un grand texte sur l'évangélisation, envoyé au comité européen de Lyon en 1985, peu avant sa mort, est un bon exemple qu'on pourra retrouver, parmi d'autres.

Toutes ces expressions du Père François sont précédées par un long texte du Père Boillon. Sans être une biographie intégrale, ce texte décrit amplement et savoureusement la vie, les travaux et les qualités, de celui que l'ancien évêque de Verdun connaissait sans doute plus que quiconque.

En annexes, ce livre comporte enfin une chronologie précise de la F.C.M.H. comme oeuvre du Père François. Il comporte aussi un texte, fort et bref, de l'Institut ND de l'Offrande. Il comporte enfin les «Principes et objectifs fondamentaux» votés par la Fraternité Chrétienne Intercontinentale des Personnes Malades et Handicapées, lors du premier comité intercontinental réuni après la mort du Père François (à Sameiro, au Portugal, en septembre 1989).

\* \* \*

(1) «Lève-toi et marche», c'est aussi le titre d'un petit opuscule écrit par le Père François. On y trouve l'essentiel du message du fondateur de la F.C.M.H. Plusieurs fois réédité, et mis à jour, par son auteur (jusqu'en 1981); il est difficilement disponible aujourd'hui. Il n'est pas contenu dans le recueil publié ici.

(2) Nous n'oublions pas le livre, ancien déjà mais fort utile, du P. Thierry d'Argenlieu (et du P. Delagoutte): «Et nous voilà vivants» (édit. du Cerf, 1966, 3ème édition, 304 pages). Il présente largement l'esprit et la structure de la F.C.M.H. (à la lumière de son fondateur, et avec de nombreux textes des premières années du mouvement). Il n'est cependant pas un document complet sur l'oeuvre du Père François; ni sur le développement de cette oeuvre jusqu'à sa mort.

Ainsi composé ce livre pourra, nous l'espérons, répondre aux désirs qui l'ont provoqué et encouragé.

Ce sera, pour beaucoup, un compagnon de vie et de route. Les brefs messages de Noël ou de Pâques du Père François peuvent, en effet, être lus et relus, goûtés peu à peu de jour en jour, pour fortifier les vies d'aujourd'hui comme ils le faisaient pour celles d'hier.

Ceux qui désirent approfondir leurs engagements dans la F.C.M.H., dans le service de l'Eglise et du monde, trouveront aussi, dans les grands messages aux comités, une source riche, qui sait unir actualité, ouverture, sens de l'histoire qui bouge et évolue.

\* \* \*

S'il fallait conclure cette présentation par un ultime aveu, nous dirions qu'il s'agit d'un témoignage à rendre à la mémoire du Père François. Nous sommes nombreux, en effet, en France comme aux quatre coins du monde, à reconnaître l'importance capitale en notre vie du message du Père François. Ce message a vraiment mis debout, dans une espérance active, dans une résurrection joyeuse déjà en marche, dans une vraie solidarité, d'innombrables personnes malades et handicapées d'Europe et d'Amérique Latine, d'Afrique et même d'Asie...

Quoi d'étonnant d'ailleurs, si l'on se rappelle que l'esprit du Père François était celui-là même de l'évangile... Bonne Nouvelle pour tous...; c'est notamment aux malades et handicapés, à ceux qui sont blessés dans leur corps au plus profond, souvent isolés par la maladie, que le Père François *a appris la Fraternité!*

Point de départ, point d'arrivée, cette *Fraternité* a changé nos vies. Elle a rompu notre isolement, éveillé notre responsabilité, et nous a envoyés dans le monde pour y faire Eglise.

Nous voudrions que, par ce livre, cette transfiguration se prolonge et se réalise pour beaucoup.

Avant de mourir il y a peu de temps, Luis Itamar, responsable continental de la Fraternité en Amérique Latine, disait: «La maladie ou le handicap ne sont pas des excuses pour nous débarrasser de la responsabilité de construire un monde meilleur. Nous ne serons pas jugés sur notre maladie ou notre handicap, mais surtout sur notre mission et notre action»...

Telle est bien la mise en oeuvre de l'appel du Père François à tous les malades et handicapés de la terre!

L'EQUIPE INTERCONTINENTALE

FRATERNITÉ CHRÉTIENNE INTERCONTINENTALE DES PERSONNES MALADES ET HANDICAPÉES <i>(Malades chroniques et handicapés physiques)</i> Siège social s 3, rue Charles Perrault 45000 ORLÉANS - FRANCE
--

Amis lecteurs:

Vous allez lire la vie et de nombreux textes du Père François mais pour en comprendre toute la portée, la richesse, et la résonance qu'elle aura en vous, il vous faudra faire un effort d'humilité et de simplicité, sinon vous passerez à côté.

De famille aisée, d'une grande intelligence, il avait tout pour réussir en Eglise... et il a tout abandonné pour les pauvres, les petits. Son humilité naturelle le rendait dépendant de tout le monde et il s'effaçait volontiers devant les autres, car il aimait mettre ses frères et soeurs en avant. Il aimait se faire tout petit et attendait tout de Dieu, aussi Dieu lui a tout donné. Sa foi était très grande mais restait toujours très modeste et accessible devant les petites gens, dans un langage simple, dépouillé et direct. Il ne faisait jamais grand cas de sa personne et préférait une vie simple, modeste en accueillant les difficultés, car il avait fait sienne la devise: «En mes peines je vais croissant». C'est ainsi qu'il réconfortait le mieux les personnes éprouvées.

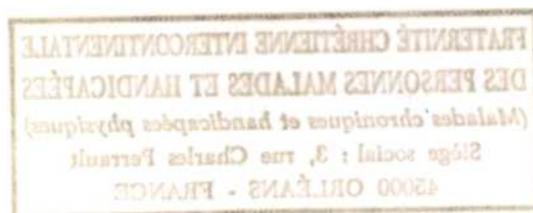
S'il nous invitait à le suivre, c'était bien qu'il savait la chose possible en nous demandant d'attendre tout de Dieu, avec confiance dans la fraternité et l'amitié de son prochain, car toute sa vie a été donnée à la Fraternité Evangélique, celle que l'on doit pratiquer avec les pauvres, les petits de l'Evangile.

Invoquons-le souvent car il peut aider à convertir nos coeurs, durs, imperméables, égoïstes... il peut les rendre perméables à la grâce de Dieu, comme une éponge s'imbibe d'eau. C'était vraiment le jardinier des âmes et beaucoup de coeurs ont été convertis par son influence.

Amis lecteurs, sa vie nous pouvons la faire nôtre si nous acceptons que Dieu nous prenne par la main. Sa grande confiance en Ste. Thérèse de l'Enfant Jésus le poussait à l'invoquer souvent et il avait fait siennes ces paroles de Ste. Thérèse: «Ce qui plaît au Bon Dieu dans ma petite âme, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde». Il avait l'art et la manière pour remonter l'homme désespéré, déchu, abandonné, apparemment inutile. Il s'appliquait à lui donner des petites responsabilités pour lui redonner confiance avec un amour vraiment fraternel et paternel, car il avait une sainte haine de tout ce qui avilissait l'homme. Soyez convaincus que cette vie exceptionnelle a été construite tous les jours par de petits riens offerts à Dieu dans une grande Foi et une grande confiance. Tous les humbles, les petits, pourront se retrouver dans cette Fraternité faite de petites choses, par de petits moyens.

**Luc François**

Neveu du Père François



# BREVE BIOGRAPHIE DU PÈRE FRANÇOIS

*Par le Père Boillon, ancien  
évêque de Verdun (France)*

**Avril, 1989**







## PREFACE

En 1951, j'étais depuis un peu plus d'une année Curé de Dole (Jura). Antérieurement professeur, j'avais tout à apprendre en pastorale. Or, quelques malades de la paroisse m'invitèrent à une de leurs réunions. C'était un guet-apens! Elles m'expliquèrent que tant que je ne serais pas allé à Verdun, je ne comprendrais rien à la pastorale des malades. Elles étaient allées elles-mêmes à Besançon, écouter un certain Abbé François de Verdun, dont elles étaient tout entichées. Elles ajoutaient que je devais emmener avec moi l'aumônier diocésain des malades de Lourdes qui avait lui aussi à «se convertir».

Comme un bon curé, j'ai obéi. J'ai réussi à emmener le confrère. Nous étions un peu sceptiques: Qu'aller chercher à Verdun, sinon des cimetières militaires!

Nous y avons trouvé la session de la «Fraternité Catholique des Malades et Infirmes».

*Première surprise:* Tous les organisateurs étaient plus ou moins des handicapés.

*Deuxième surprise:* Un grand Abbé qui nous accueillait comme si nous étions des amis de vieille date. Il était assisté d'un Dominicain en voiturette d'infirme.

*Troisième surprise:* Dans cette cour des miracles, de la joie... de l'entrain... des chants...

Pus, l'Abbé parla: un langage simple, familier, concret, riche d'expériences vécues avec les malades, assaisonné de pointes d'humour. Ce qui très vite me frappa, c'est que ses paroles bon enfant reflétaient constamment l'Evangile en le rendant étonnamment actuel. C'est ce jour-là que m'est venue cette qualification de sa parole: «Il est naturellement surnaturel».

Lorsque onze ans plus tard, j'ai eu la grâce de devenir l'évêque d'un tel prêtre, je l'ai retrouvé avec grande joie. Mais, aussi obstiné que mes paroissiennes, il m'a «embarqué» dans la Fraternité, à tel point que je suis devenu, au nom de l'épiscopat, l'évêque des malades pour la France et même au delà. J'ai donc bénéficié de bien des échanges avec lui.

Il est mort quelques mois avant que la retraite ne me fasse quitter le diocèse. T'ai songé alors à rédiger une courte plaquette sur sa vie et son oeuvre. Mais on en voulait davantage. C'est une biographie qu'on réclamait, et me parvenaient des documents, même des confidences intimes dont je remercie ceux qui me les ont confiées.

A vrai dire, un tel projet m'inquiétait. Un évêque en retraite est loin d'être inoccupé. Je suis âgé. L'étude de tous les documents du Père François et de tout ce qui le concerne me semblait dépasser mes

possibilités.

Ce qui m'a libéré, c'est qu'on était pressé; la commande fut précise: Donnez-nous une biographie assez brève pour qu'elle puisse rapidement circuler. Je m'y suis appliqué soigneusement.

Mais je suis conscient qu'il faudra qu'un autre prenne le temps d'élaborer un ouvrage plus complet et plus riche. Et je me réjouis déjà de savoir qu'en Suisse, l'Abbé Kolly, aumônier national de Suisse, prépare une thèse de doctorat sur la «Fraternité et le Père François».

Je remercie le Seigneur qui m'a permis de mener à bien ma tâche.

Et je remercie le Père François pour la joie et le profit spirituel que m'a procurés la rédaction de sa vie.

**Pierre Boillon**  
Ancien Evêque de Verdun

## CHAPITRE PREMIER

### *Un enfant de Ligny*

Les racines familiales du «Père François» étaient profondément meusiennes. Son arrière grand-père est né à Esnes, dans une famille où on était à la fois maréchal ferrand et cultivateur. Il reçut au baptême le nom de «François». Il se maria avec une jeune fille de Mou-lainville et y alla s'y établir. Le chroniqueur écrit: «C'était un entêté! Veuf, sans enfant, à cinquante ans, il se remaria, eut un fils, «Joseph», et après dix années, se coucha dans son cercueil aussi satisfait que Jacob de ses douze rejetons!».

Sa veuve alla s'établir à Fresnes en Woëvre. Joseph fit des études secondaires et fut admis à L'Ecole des Eaux et Forêts de Nancy. Il devint forestier, et parcourut les forêts de France. Etant dans les Vosges, il épousa Maria Barthélémy, dont il eut cinq enfants.

L'aîné opta pour la profession de forestier. Le cadet, René, qui sera le père de l'Abbé François, aurait voulu lui aussi être un homme des forêts. Mais son père lui déclara «que nous avons perdu l'Alsace et la Lorraine et qu'il serait officier».

Il entra donc à Saint-Cyr, en sortit lieutenant, se maria avec Marguerite Morel, et fut affecté à Baccarat, au 26e Bataillon de Chasseurs à pied. Mais il ne rêvait que de forêts et n'avait pas le don du commandement. Au premier incident —une bavure d'un supérieur— il démissionna. C'était, d'ailleurs, au moment où le gouvernement français décidait la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Sa démission soulageait sa conscience.

C'est alors qu'il vint s'établir à Ligny, une petite ville de 5.000 habitants, blottie dans la vallée de l'Omain: «Trois ou quatre collines en se rencontrant, ont fait une vallée en étoile; les maisons de Ligny sont toutes entassées au fond de cette vallée, comme si elles avaient glissé du haut des collines. Cela fait une petite ville ravissante à voir, et puis il y a une jolie rivière et deux belles tours en ruines». C'est ainsi qu'en 1839, l'a vu Victor Hugo.

La famille menait la vie tranquille de ceux qu'on appelait alors «les rentiers». Le père jardine, parcourt les forêts de son pas tranquille, et va chaque matin consulter les cours de la bourse affichés au Crédit Lyonnais. Un petit incident cependant trouble cette existence. Il écope de quinze jours de prison ferme pour avoir, soi-disant, jeté une

1

... pierre à un gendarme lors des révoltes des catholiques contre les inventaires des églises. Ceux qui l'ont connu jugent le motif invraisemblable. Mais officier démissionnaire, la maréchaussée l'avait à l'oeil, et cela faisait un exemple.

De son mariage sont nés douze enfants, dont sept décédèrent en bas âge. L'ainé des survivants fut celui dont la vie nous intéresse. Né le 8 mai 1897, il fut baptisé dans l'église paroissiale de Ligny le 12 mai, aux noms de «Henri, Léon, Joseph, Marie». Parmi ses frères et soeurs, il faut évoquer sa soeur Madeleine qui, religieuse Franciscaine Missionnaire de Marie, fut tuée à Alger en 1943, avec toute sa communauté, par des bombes italiennes. Avec ses frères, Georges et Jean, et sa soeur Elisabeth, il garda toujours des liens très affectueux.

L'Abbé François en effet, a toujours été très uni à sa famille. Il ne manquait aucun des grands événements: baptêmes, mariages, décès.

Son enfance a été très marquée par l'ambiance familiale. Il a fait ses études secondaires à la Malgrange, le grand collège catholique de Nancy. Il les terminait quand éclata la guerre de 1914.

Or, au collège, sa vocation s'était éveillée. Mais le grand séminaire avait été évacué. Il commença sa formation sacerdotale à St. Sulpice.

Il raconte lui-même ce que fut son séminaire.

*«A Noël 1916, à Issy-les-Moulineaux, je tombe gravement malade. Après deux ans passés sur un lit ou une chaise longue, je reprends mon séminaire dans le diocèse de Verdun, à Bar-le-Duc. Régime très spécial: une heure de cours le matin, une heure le soir. Lit et chaise longue le reste du temps. En 1921, jefais ma dernière année à Benoitte-Vaux, où le séminaire a été transféré».*

Cependant, il fit un très bon séminaire. Le temps d'immobilité que lui imposait sa maladie n'était pas un temps perdu, mais un temps de réflexion et d'approfondissement théologique et scripturaire. Qui l'a entendu ou a lu ses messages, ou encore a eu avec lui des partages en matière doctrinale, a pu constater à quel point il avait «personnalisé» sa culture doctrinale, rectifiant ce que l'exégèse du début du siècle avait de trop littéral, ce que le dogme avait de trop scolastique, ce que la morale avait de trop juridique. Quand on lui en faisait la remarque, il répondait: *«C'est le bon sens»*. C'était mieux que du bon sens chez cet homme de Dieu. C'était le fruit d'études scripturaires et théologiques accompagnées de longues réflexions auxquelles la maladie le contraignait, mais qu'il poursuivait sous l'animation de l'Esprit Saint. On note dans ses réflexions personnelles: *«Noël 1916: Offrande de souffrir. Epiphanie 1918: Consécration à l'Amour Miséricordieux»*.

## CHAPITRE II

### *Le prêtre*

Lorsque l'Abbé François, en 1922, eut terminé dans des conditions méritoires ses années canoniques de séminaire, sa santé était si

compromise qu'on pouvait se demander s'il était opportun de l'ordonner prêtre. L'Evêque, Monseigneur Ginisty, eut alors cette heureuse réaction: «Nous allons l'ordonner pour qu'il puisse célébrer quelques messes avant de mourir». Et il lui dit, après l'ordination: «Je ne vous donne pas de poste. Rentrez dans votre famille et soignez-vous».

Il rentra à Ligny. Mais soucieux de vivre pleinement son sacerdoce, il alla trouver son curé pour lui demander un emploi. Celui-ci assez embarrassé, lui dit simplement: «Vous ferez un peu de catéchisme, et... allez voir les malades». Il l'engageait sur la route où l'Esprit allait faire de lui le «Fondateur» de la «Fraternité Chrétienne Intercontinentale des Malades et Handicapés».

Il alla voir les malades. Dans cette ville ouvrière, il découvrit non seulement le monde des malades, mais aussi le monde des pauvres. Fils d'une famille de bourgeoisie, il n'avait jamais rencontré d'aussi près le monde de la pauvreté et même de la misère. Car à cette époque, la Sécurité Sociale n'existait pas, et la maladie d'un ouvrier le plongeait très vite dans la mendicité. Ce fut pour le nouveau prêtre une révélation, un choc qui eut dans sa vie un rôle déterminant.

Devenu l'ami des pauvres, il sentit très fort l'exigence évangélique du partage. Et dès cette époque, il l'a vécu au point de faire des folies. Témoin, cette scène familiale. Un jour, au moment du repas, sa mère s'aperçut qu'il n'y avait plus rien sur la cuisinière. Il avait trouvé un foyer si démunis qu'ils n'avaient rien mangé depuis deux jours. Alors, simplement, il leur porta le repas de la famille. Et aux reproches qu'on lui fit, il répondit calmement: «*Nous, on va bien se débrouiller! Eux, ils ne le peuvent pas...*».

Après quelques années, il n'était pas mort! Notre-Dame des Vertus de Ligny et Notre-Dame de Benoite-Vaux devaient savoir les desseins du Saint-Esprit et avaient dû s'employer les deux à le tirer d'affaire! Il leur en gardera toute sa vie une grande reconnaissance.

On peut donc lui donner un poste. Il fut nommé vicaire à Ligny, mais à condition de prendre ses repas et de loger dans sa famille afin qu'on pût y surveiller sa santé.

Cette prudence n'était pas inutile. Les témoignages des anciens de Ligny montrent qu'il n'était pas un vicaire inoccupé. Sans lâcher la visite des malades, il est partout, très actif. Il s'occupe en particulier des jeunes, de la section théâtre de la Légion Saint-Georges. Des anciens disent: «Il était amoureux du théâtre! Il aurait aimé être acteur s'il n'avait pas été prêtre»... L'un d'eux énumère les pièces qu'il leur a fait jouer: «1923: La fille de Roland; 1924: La Cagnotte; 1925: Pour la Couronne; 1926: Le Chapeau de Paille d'Italie, France d'abord; 1927: La Farce du Pendu Dépendu»..

Deux incidents de ce diable de vicaire!: Pour jouer «La Fille de Rolland», il fallait... une fille. Or, les troupes mixtes étaient interdites. «Je passe outre!» dit-il. Et il mobilisa sa soeur Madeleine. Qui l'eut cru?

Une autre fois, il voulait monter les «Fourberies de Scapin» pour renflouer la caisse de la Conférence de Saint Vincent de Paul. Les acteurs boudent le projet. Il monte en hâte un spectacle de variétés, qui connaît un très gros succès. Les souvenirs expliquent les mimiques malicieuses qui jusqu'à la fin de sa vie, agrémentaient ses entretiens avec les malades.

C'était un abbé «à la page»: dans la salle de catéchisme, il avait un appareil de cinéma, ce qui n'était pas très courant à l'époque. Il aimait

ses enfants du caté, et souvent, pour la communion solennelle, il offrait à tel ou tel les chaussures neuves que la famille n'avait pu payer. Quand la fête patronale rassemblait les forains, il faisait le tour des caravanes, de toutes les caravanes, même de celle de «la voyante».

Il avait des amitiés partout. Ligny pourtant, à cette époque, était entre les mains de municipalités anticléricales. A chaque élection, la liste du maire passait intégralement au premier tour. Or une année, un seul de la liste est battu au premier tour. Les catholiques de Ligny font le siège de l'Abbé pour qu'il se présente au second tour. Il se laisse faire. Pas d'affiche: on glisse sous les portes un papier photocopié. Et il est élu à une «écrasante majorité».

Pourtant, rien d'un agité et d'un agitateur. C'est avant tout un prêtre profond, surnaturel, qui sait guider les âmes et apaiser ceux qui souffrent. Et de lui on disait déjà: «Il confessait rudement bien». Celle qui apporte ce témoignage précise: «J'avais neuf ans. Je m'en souviens»...

Toute cette activité ne l'empêchait pas de travailler intellectuellement. On est étonné de voir paraître en librairie, en 1924, «La vie du bienheureux Pierre de Luxembourg», un Linéen, né en 1369, évêque de Metz en 1384, Cardinal Diacre d'Avignon en 1385, Béatifié en 1587. Les chrétiens de Ligny gardent le culte de cet Evêque-Cardinal prématuré qui trouva cependant le moyen d'être un Saint. Ligny donne à l'Eglise des serviteurs inattendus...

Celui qui alors était vicaire en cette ville approfondissait sa vie spirituelle. Ses notes de retraite de 1928 à Benoîte-Vaux éclairent ce que sera sa vie.

#### «RETRAITE BENOITE-VAUX, JUILLET-1928 -

*“Je me souviens des bontés de Jésus sur moi - Sa Volonté tenace de m'obtenir à Lui - Vocation à la sainteté - Désir ardent dès l'âge de 12 ou 13 ans - L'aide attentive toujours donnée à propos - Le redressement énergique chaque fois que je me laissais aller - Sa pensée, son action, toujours associées à chaque amélioration de ma vie - L'appel au sacerdoce, sous la forme missionnaire - Le désir de me dévouer totalement...”*

*“NOËL 1916... - Bousculant tout cela, l'appel à la souffrance parla maladie, avec, tout au début, l'offre précise, forte, de la santé si je voulais moins donner à Jésus, et l'acceptation libre et pleine d'être malade toujours... - Et la grâce, depuis ce temps, de n'avoir jamais passé une journée sans souffrance physique (J'ai eu des heures sans souffrance, une journée entière, jamais...)—*

*“Et la ténacité à ne pas renier ce que j'avais accepté, à ne jamais demander moins de souffrance, malgré le dégoût que j'en avais parfois... Et Thérèse qui épaulait ma faiblesse... Consécration à l'Amour de Jésus, ne vivre que par amour pour Lui... J'ai cherché à me dévouer, je me suis oublié...”*

*“Jésus ne recevait pas assez. - Il m'a donné une inquiétude, un état de désir. Voulait-il plus? - Autre chose?... Je ne l'imaginais pas: Se dévouer, souffrir physiquement, aimer... Cela me suffisait. - J'avais tort*

*en croyant que cette sanctification allait se faire d'une façon inconsciente, sans que j'y prisse garde. - Jésus m'a demandé, non pas plus de dévouement extérieur, mais plus de vie intérieure, avant tout, l'Humilité en Actes... ”.*

*“J'ai vu l'orgueil qui surnageait fréquemment dans ma vie; comme je craignais l'humiliation, les vanités se glissaient dans mes actes, l'amour de soi: "Détruis tout cela", dit Jésus... Et me voilà, Seigneur, bien décidé à être plus humble, gémissant de mon orgueil et voulant l'abattre par des actes... Je me suis confessé hier et j'ai tâché de le faire surtout humblement, m'abaissant le plus possible, faisant connaître mes tendances mauvaises, de peur que les taisant, je manque un moyen de m'humilier. J'ai pris un confesseur qui me connaît, je lui ai bien rappelé qui j'étais. J'ai donné à Jésus un début de satisfaction et Jésus me demande dans mes confessions futures, de m'humilier davantage... ”.*

*"HUMILITE... - Mes idées ont-elles changé? Je croyais jadis que l'Amour était TOUT. J'avais la naïveté de croire que l'amour était presque la seule vertu à pratiquer. - Maintenant, je dois préciser la vérité: L'amour est nécessaire. Il faut en mettre tant et plus. - Mais justement, l'Amour VRAI, réel, a comme effet nécessaire, de FAIRE VOIR CLAIR et de forcer à l'HUMILITE, à tel point que si délibérément je refusais les lumières sur l'Humilité que Jésus m'envoie, je nierais l'AMOUR, je l'éteindrais en moi. Et je vois bien nettement que dans l'Humilité, je trouverai plus d'Amour que jamais. Je rendrai l'AMOUR Maître absolu de mon âme... -*

*Jésus, j'espère, j'ai confiance aujourd'hui. Ce n'est pas du tout de l'emballement que je cède: depuis deux mois, je sens cela. La retraite précise, ordonne, et c'est tout. - Après l'Humilité qui est en vedette dans mes résolutions, l'esprit de prière, de recueillement ou d'union avec Jésus: la prière prolongée, la prière dans la solitude de la nuit de temps en temps... se mettre en prière le plus possible et penser à Jésus en toute occasion dans la journée... - Esprit de mortification corporelle: m'y mettre davantage dans les petites choses et les moyennes; mortification dans la tenue, les yeux, la régularité du lever, les occupations, tout cela regarde la vie intérieure, la sanctification personnelle... - Jésus veut avec cela: GAI, complaisant, dévoué, blagueur même, à l'occasion..., mais sous cette écorce, une vie intérieure, mortifiée, priante, humble... ”.*

*“Voilà mon programme, programme de sainteté sans illusion, de la vie toute d'amour pour Jésus, puisque l'Amour est le moteur de tout cela... ”».*

*Cependant, sa santé s'est affermie. Puisqu'il ne veut pas mourir... et que ses qualités pastorales sont remarquables, il va recevoir sa nomination de Curé. Mais à Ligny, plus d'un l'a pleuré...*

## CHAPITRE III

### *Le Curé de Fains les Sources*

«Curé»: une très belle mission confiée à un prêtre. Il lui est demandé d'avoir le «souci» de tout ce que vit une population, de telle sorte que ce soit pour elle le chemin du Salut. Les moqueries des anticléricaux, les caricatures sur les écrans —et les plaisanteries faciles de chrétiens— font que le mot a pris parfois une résonnance péjorative. C'est regrettable. On s'en aperçoit maintenant que diminue le nombre des prêtres!...

En fait, on peut dire que l'Abbé François, tant à Fains qu'à Verdun, fut profondément et totalement un «curé»: le «serviteur» de son peuple, pleinement saisi par le souci d'aider ce peuple dans sa destinée humaine et divine tout à la fois.

Il avait 32 ans quand en août 1929 lui parvint sa nomination à la paroisse de Fains. Il ne s'éloignait pas beaucoup de sa famille: Fains est un faubourg de Bar-le-Duc. C'était une commune assez active qui, à l'époque, avait une importante verrerie. D'autre part, c'était là qu'était implanté l'hôpital psychiatrique départemental. Un vieil aumônier en assurait le service. Il devait décéder en 1932. On peut penser que cette perspective orienta le choix de l'Abbé François pour sa nomination à Fains, car déjà sa réputation était faite et tout le monde célébrait son dévouement auprès des malades. Il ajouta donc à sa charge de curé celle d'aumônier de l'hôpital psychiatrique: nouvelle expérience de la pastorale des malades qui le préparait à sa future mission.

Lui-même en témoigne: *«Mon ministère des malades s'élargit. Je remarque que je fais du bien aux malades de l'hôpital. Je suis leur seul ami. Ils n'ont de contact qu'avec les surveillants qui "surveillent", et avec les médecins qui, à leur yeux, ne sont pas des amis, mais ceux qui les tiennent enfermés. Ces contacts avec les malades mentaux m'ont donné une expérience extraordinaire de la fragilité du mécanisme psychique et des répercussions du physique sur le mental et réciproquement».*

Tout était à organiser dans la paroisse. Il succédait, après quatre mois de vacance du poste, à un prêtre très âgé. Il commença par les jeunes. N'ayant pas d'autre local, il les réunissait dans sa cuisine, non sans quelque impatience de sa dévouée «gouvernante». Là, il leur faisait des projections, mi catéchisantes, mi amusantes.

Mais il songeait au théâtre. Une salle de bal voisine était inutilisable: elle devint le théâtre. Puis il découvrit dans le bois un bâtiment en

planches inutilisé. Il l'acheta et le fit transporter dans le jardin du presbytère. Ce fut le Foyer Sainte Thérèse. Dès lors se multiplièrent les réunions de tous genres au Foyer, avec jeunes gens et jeunes filles. Les recettes du théâtre non seulement couvraient les frais, mais permettaient chaque année un voyage avec les uns et les autres, ordinairement vers un lieu de pèlerinage.

Une année, il les emmena vers «sa tante»: il désignait ainsi Sainte Jeanne d'Arc. En effet, sa mère était une descendante de la famille «Haldat du Lys». Il y avait chez lui du sang de la sainte Lorraine. C'est ce qui explique les audaces de ce curé si entreprenant!

Il ne s'enfermait pas d'ailleurs dans le monde des jeunes. Pour tous, il rédigeait et polycopiait un bulletin paroissial mensuel d'un style alerte, concret, attentif aux événements locaux et aux épreuves des familles.

Tous les foyers le recevaient. Il faisait également chaque année la visite de toutes les maisons à l'occasion du Denier du Culte. Sa visite était attendue par tous, même par ceux qui ne fréquentaient pas l'église.

Cette église, il la soigna pour quelle fut plus accueillante. Il mobilisa ses jeunes pour la nettoyer, laveries vitraux, mettre de l'ordre dans la répartition des statues. Il installa un puissant chauffage au charbon: il allait lui-même allumer le feu de très bonne heure le dimanche. Il électrifia les cloches et l'orgue. Il organisa une belle chorale: les répétitions étaient pour lui l'occasion d'une éducation liturgique de jeunes.

L'extérieur en effet n'était pas le plus important. Il soignait sa prédication. Il était doué pour cette tâche, et les paroissiens en étaient émerveillés. Son confessionnal chômait de moins en moins. Aussi la vie eucharistique connut un renouveau étonnant. C'est ainsi que, à chaque premier vendredi, la verrerie commençant à six heures, il célébrait la messe à cinq heures et demie pour que les jeunes ouvrières puissent venir y participer avant d'aller au travail.

Car s'il avait une vie très occupée, il n'était pas un agité. Il prenait le temps de prier, de faire oraison, de travailler sa théologie. On s'étonnait de la qualité de la direction spirituelle de ce jeune Curé. Les lettres de direction par lesquelles il éclairait le cheminement de ses correspondances rejoignaient la sagesse des maîtres de spiritualité. Il libérait du scrupule: *«Ne vous inquiétez pas des pensées contre la Foi: repoussez-les par un acte d'amour...»*. Il encourage: *«Ne vous laissez pas de me dire vos faiblesses et vos négligences. C'est humiliant, mais c'est une raison de plus de les dire simplement...»*. Il conseille le silence, encourage deux petits examens durant la journée, simples et rapides: *«On se replie sur son âme pour y trouver Jésus...»*. Il insiste sur l'humilité: *«Se souvenir que Jésus se plaît à prendre ce qui n'est rien...»*.

Il n'est pas étonnant qu'une telle direction ait éveillé des vocations religieuses. Il les accompagne avec lucidité: *«Je crois fermement à votre vocation religieuse»*. A une jeune fille qui se trouve incapable d'accéder à un tel idéal: *«A défaut d'ailes d'aigles, ayez déjà des yeux d'aigle, des désirs immenses...»*. C'est la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui éclaira toute sa vie.

Telle novice redoute les activités quelle devra exercer une fois professe. Il réagit: *«Voilà bien une inquiétude absurde! Vos supérieurs trouveront bien un emploi pour vous. Peut-être que Jésus vous réserve dans le fond d'une cuisine un petit endroit pour éplucher les légumes et*

*faire la vaisselle! Si Jésus vous emploie au ministère des âmes, vous serez heureuse de leur donner. S'il vous met à un ministère obscur, vous serez encore plus heureuse...».*

Il a ainsi fait naître des vocations religieuses et sacerdotales. Il est dès cette époque en relation particulière avec la Congrégation diocésaine de Saint Joseph. Chaque fois qu'une de ses filles prend l'habit ou prononce ses vœux, il organise un ou deux cars pour que les paroissiens puissent y participer.

On est étonné de l'intensité de ce ministère chez un prêtre qui, quelques années plus tôt, était menacé de mort par la tuberculose. On sait qu'à cette époque, ce mal était difficilement enrayé et laissait des séquelles qui exigeaient des ménagements. Nul doute que le Seigneur avait sur lui des desseins privilégiés. Par contre, on ne s'étonne pas qu'un ministère aussi fécond ait incité l'évêque à lui confier un champ apostolique plus important. Il ne reste que huit ans à Fains. Mais on y parle encore de lui...

## CHAPITRE IV

### *Le Curé de Saint Victor*

C'est le même jour de mai 1937 que l'Abbé François reçut sa nomination de Curé de Saint Victor et l'annonce du décès de sa mère. Il se prit la tête dans les mains, regarda son crucifix, et dit simplement: «*Jésus, vous y allez un peu fort!...*».

Mais bien qu'il fût très attaché à son peuple de Fains, il n'hésita pas. Il avait décidé de toujours obéir à son Evêque.

Saint Victor était une des cinq paroisses de Verdun. C'était la plus populaire. Elle comptait à l'époque environ 4.000 habitants, sans compter d'importantes casernes. Sur la paroisse était le Carmel, implanté là après la Guerre de 1914-1918, pour qu'il y eût un lieu de prière permanente sur cette terre si douloureusement ensanglantée..

A l'arrivée du nouveau Curé, il y eut quelques critiques. Certains le trouvaient froid et distant: ne venait-il pas du Barrois?! D'autres estimaient que sa simplicité d'allure un peu paysanne ne convenait pas pour un Curé de la Ville Episcopale!

Mais la glace fondit rapidement, quand on vit cet homme de prière célébrer l'Eucharistie, quand on reçut de la chaire une parole simple dans l'expression, mais de grande qualité doctrinale. Comme à Fains, il était proche de tous, très attentionné aux malades, Providence des pauvres, nombreux dans ce quartier, et accueillant à tous. Et très vite, son confessionnal fut occupé.

Voici les souvenirs d'une jeune paroissienne: «Je vis arriver un homme de grande taille, si grand que son dos était légèrement voûté. Tête penchée, il ne semblait rien voir autour de lui. Il lui fallut quatre ou cinq enjambées pour traverser l'église. D'extérieur, rien qui puisse emballer, pas souriant, pas très engageant.

«Il vint au confessionnal. J'avais un peu peur. Mais son accueil, son écoute, étaient d'un père recevant son enfant. Il avait sa manière à lui, des mots gentils et simples, qui aidaient à s'exprimer. On aurait presque voulu avoir plus de péchés à se faire pardonner!

«Il était exigeant quant à la qualité spirituelle, mais pas sévère. Il ne le devenait que lorsqu'on lui avouait le dépit de se sentir "pas comme il faut". Alors, il trouvait le mot qui enlevait tout dépit de soi. Pas de discours impersonnel: il prenait le temps d'écouter, de comprendre, et trouvait le mot qui vous concernait personnellement. Il a

donné le goût du sacrement de Réconciliation. Il devint “célèbre”, un peu comme un médecin qui a la réputation de soigner et de guérir...».

«Rapidement, les jeunes militants de l'époque vinrent à lui. Son succès était sa simplicité, celle d'un enfant. Il était limpide et laissait entrevoir Celui qui l'habitait. Il inaugurerait une nouvelle approche d'un Dieu plus accessible, exigeant certes, mais tellement plein d'Amour...».

«Il avait sa manière à lui, rare à l'époque, d'appeler chacun par son prénom et de tutoyer. Pas l'ombre d'une familiarité, mais ainsi il nous faisait “quelqu'un”, non plus étranger, mais son ami. Cela plaisait beaucoup aux jeunes»...

On raconte qu'une religieuse, apprenant qu'on avait demandé le Curé de St. Victor pour prêcher la retraite, avait fait la moue: «Je ne sais pas si j'irai me confesser à lui!». Mais après l'avoir entendu, elle changea d'avis et devint une des plus ferventes dirigées. Telle autre s'écriait: «Nous avons un Saint comme curé!».

Même ses confrères, un peu réticents au début pour ce nouveau qui arrivait du Barrois, ne tardèrent pas à l'apprécier. Témoin cet épisode significatif: L'Evêque avait fait un exposé aux curés, qui n'avaient pas bien compris ce qu'il voulait dire. Ils s'adressèrent au Curé de Saint-Victor: «Allez lui dire que nous n'avons pas compris. Il n'y a que vous qui puissiez le lui dire...». Il s'exécuta en toute simplicité, et l'incident fut clos.

\* \* ◆

Le ministère du Curé de Saint Victor fut bouleversé par un événement considérable: l'évacuation de la ville de Verdun en juin 1940, lors de l'invasion allemande. Bon pasteur, il calma les angoisses, aida l'organisation des départs en catastrophe, conduisant en voiture à la gare les vieillards et leurs valises. Il partit le dernier, en accompagnant les Carmélites dans une aventure pittoresque qu'il vaut la peine d'évoquer, car ce fut le point de départ d'une intimité entre lui-même et le Carmel qui joua un grand rôle dans la suite de sa vie.

A l'aller, il les suivit dans sa voiture,... jusqu'à ce que celle-ci rende l'âme. Partie tout d'abord en direction de Moulins, arrêtée en chemin par les ponts sautés, les bombardements, prise dans les convois militaires et d'émigrés, la communauté se trouva scindée en trois groupes. Le Curé accompagnait l'un des groupes. Après bien des péripéties et des souffrances, elles se retrouvèrent providentiellement à Lyon, en différentes maisons, sans s'être concertées. Grâce au Cardinal Gerlier, elles se rassemblèrent toutes au Carmel de Fourvières, lui-même évacué.

Le retour fut encore plus mouvementé. La Mère prieure était une femme de caractère. Elle avait de qui tenir! Mère Germaine était en effet la fille du Général de Sonis. C'est elle qui avait implanté son Carmel à Verdun, après la guerre de 1914-1918. Or, Mère Germaine ne pouvait supporter de laisser ce Carmel à l'abandon, entre les mains des Allemands. Dès la mi-juillet, elle décida d'y retourner, contre l'avis du Cardinal et du préfet qui jugeaient tous deux ce retour impossible. Elle trouva un chauffeur qui accepta de les conduire à Dijon. Elle

partit avec deux jeunes religieuses, le Curé et Marie, sa gouvernante. Les routes étaient encombrées. Il fallait passer la ligne de démarcation. Après une première tentative vaine, ils réussirent par une chance inexplicable à franchir la Saône en passant, et la barrière française et deux barrières allemandes, qui, de part et d'autre, se dégagèrent sans demander de papiers. Mais à Dijon, on était bloqué. Tout passage vers la zone interdite était totalement fermé. Démarches auprès du chanoine Kir, à la kommandantur, auprès d'un aumônier militaire allemand, auprès d'un général allemand repéré à une messe, à la villa du Maréchal allemand: rien n'arrête Mère Germaine, mais tout échoue. Enfin, l'aubaine: des papiers vierges, mais marqués des tampons, dérobés par on ne sait quelle chance, à la kommandantur.

... Et partis de Lyon à la mi-juillet, on est à Verdun le 8 août.

Désormais, un lien profond unira l'Abbé François et le Carmel. Mère Germaine a décidé: «Désormais, pour nous, il n'est plus "Monsieur le Curé de Saint-Victor", il est "Le Père". Il va l'être pour beaucoup d'autres. Il demeurera, tant qu'il en aura la force, le confesseur des Carmélites, heureuses d'avoir un tel maître spirituel. Il sera le conseiller de la communauté. Surtout, ses entreprises seront désormais toutes portées par la prière du Carmel. On en verra l'efficacité.

Un petit épisode illustre sa sollicitude. Il savait que les tourières désiraient avoir une statuette de Saint Joseph. Il en possédait une, très belle. Il la leur donna. Marie s'indigna — «Mais c'est la plus belle! celle que vous aimez le mieux!...» — «Marie, lui dit-il, quand on donne quelque chose, on donne ce qu'on a de mieux...».

\*\*\*

Revenus de l'exil, il fallait tout réorganiser. Les gens rentraient petit à petit. Il fallait les accueillir, les dépanner. Les mouvements déjeunes étaient disloqués, les locaux d'oeuvres occupés. Comme le Carmel avait perdu sa clôture, c'était là qu'on se réunissait. Les jeunes apportaient une ou deux bûches pour se chauffer et... des patins pour ne pas salir. Tout manquait, sauf la flamme intérieure du Curé qui réchauffait les coeurs, soutenait l'espoir, et formait les militants par la réflexion et la prière. Et clandestinement, la joie renaissait.

Mais que de misères à soulager... de foyers séparés à soutenir... On disait: «Notre Curé sait se débrouiller». Il trouvait, Dieu sait comment des cartes d'alimentation, faisait venir du bois pour des vieillards, assiégeait de démarches l'administration.

Une maman raconte que pour la Communion du gamin, il leur procura un pot-au-feu de cheval... Tout manquait, même les cierges. Il en trouva au dernier moment: on les alluma cinq minutes à la cérémonie.

Un prêtre, si mêlé à son peuple, ne pouvait être étranger aux activités de la Résistance. Il fournissait des faux papiers. Il cachait des juifs. Il allait «innocemment» ravitailler les maquisards dans les bois. Une fois, il faillit être pris... Il n'échappa qu'en sautant de la voiture qui fut évidemment confisquée par les Allemands... Qui aurait pu imaginer que ce Curé débonnaire «fricotait» avec les fameux «terroristes»?

Son dévouement fut tel qu'à la Libération, il fut nommé par le sous-préfet, sur présentation du Comité Départemental de Libération, membre de la Délégation Municipale Spéciale, chargée d'administrer la ville. Il fut désigné pour représenter la dite Délégation aux commissions

administratives des Hospices, du Bureau de Bienfaisance et de l'Orphelinat Saint-Maur.

\* \* \*

Mais la Guerre eut une autre conséquence, incomparablement plus importante. En 1942, l'aumônier de l'Hôpital mourut. Bien des prêtres étaient prisonniers. Il n'était pas facile de trouver un successeur. Monseigneur Ginisty songea au Curé de Saint Victor, si apprécié dans le monde des malades. Il lui demanda donc d'ajouter à sa charge de Curé celle d'Aumônier de l'Hôpital. Décision providentielle qui porte encore des fruits aujourd'hui! L'Abbé François avait pris la résolution d'être totalement disponible à son Evêque. Il accepta la nouvelle mission, non sans mérite, car à cette époque, il n'avait plus de vicaire. Pour l'en remercier, l'Evêque le nomma Chanoine honoraire. Mais pour tous, il demeura «le Curé de Saint-Victor».

Or, la surcharge était telle qu'il ne trouvait plus le temps d'aller visiter les malades de la paroisse. L'Esprit-Saint s'en mêla et lui suggéra de confier cette mission à des malades et des handicapés de sa paroisse. Il avertit les paroissiens, réunit une équipe de bénévoles qu'il forma soigneusement, et l'expérience commença.

Chaque mois, il réunissait l'équipe. Chacun rendait compte de ses visites, indiquait les malades à voir pour les Sacrements. On réfléchissait sur les difficultés, mais aussi sur les réussites, et on priait, car il s'agissait d'un authentique apostolat.

Ce fut pour ces «visiteuses» un véritable enthousiasme. Elles à qui on ne demandait jamais rien et qu'on songeait plutôt à assister, voilà qu'elles se sentaient revivre. Elles devenaient actives, responsables.

D'autre part, le Curé constatait la joie des malades visités. De véritables amitiés se nouaient. Il arrivait que les malades leur fassent des confidences qu'ils n'auraient pas eu l'idée de faire à un prêtre... Le Curé exultait, et dans son coeur, chantait les paroles de Pie XI dans «Quadragesimo Anno»: «Les apôtres des ouvriers seront les ouvriers... les apôtres des industriels et commerçants seront les industriels et les commerçants»..., et lui-même ajoutait: «*Les apôtres des malades et des handicapés, seront les malades et les handicapés...*».

Il ne songeait pas cependant à élargir l'expérience, encore moins à fonder un mouvement. Ce furent ses «visiteuses» qui s'en chargèrent. Non seulement elles allaient voir les malades indiqués par M. le Curé, mais ne se limitaient pas à ceux de la paroisse. La petite équipe qui se retrouva chaque mois restait la même qu'au début, ne dépassant pas la dizaine. Cela se fit donc «sans histoire» de 1942 à 1945.

Cette année-là, elles demandèrent à leur Curé de leur prêcher une Retraite à Benoîte-Vaux, le centre marial de la Meuse. Il se récria: «*On ne va pas faire une Retraite pour cinq ou six! Il y a 80 lits!*».

On décida d'adresser une invitation aux malades de tout le Diocèse, en envoyant des affiches aux Curés... qui réagirent par le scepticisme: «Une retraite de malades à Benoîte-Vaux? On n'a jamais vu ça!»...

La retraite eut lieu, avec environ quarante-cinq malades et infirmes. Mais le dernier jour, il en arriva une centaine. Des mouvements d'Action Catholique: Les Jacistes accoururent, des jocistes de l'hôpital prirent leur congé pour venir aider, des dames de la Ligue, des brancardiers de Lourdes vinrent avec joie. La J.A.C. fournit tout le ravitaillement. On avait touché une masse de malades et l'Evêque était venu pour

encourager.

Le Père François expliquait plus tard qu'il ne songeait pas à lancer un mouvement. Il fit une retraite classique, adaptée seulement aux infirmités de l'auditoire. Ce furent les retraitants qui donnèrent la note. Les filles de Verdun racontaient aux autres malades ce qu'elles faisaient et invitaient à «en faire autant» chacun dans son pays. Cette première «Retraite» eut lieu sous le «drapeau» de l'U.C.M.1 et fut considérée par le Père François comme étant «la Pentecôte» du Mouvement.

Ainsi naquit à Benoîte-Vaux, aux pieds de la Vierge protectrice du diocèse, qui avait présidé à l'ordination du fondateur *«un modeste mouvement qui devait gagner toute la France, franchir les frontières, enjamber les Océans, pour devenir la "Fraternité Chrétienne Intercontinentale des Malades et Handicapés"»*.

Mais là encore, la Providence veillait; une page se tournait, un nouveau chantier s'ouvrait. Le Chanoine François ne serait plus le Curé de Saint-Victor...

## CHAPITRE V

### *Le Directeur des Oeuvres*

Si on réfléchit à ce que pouvait être l'activité pastorale de cet ancien tuberculeux, jadis aux portes de la mort, on n'est pas étonné de ce qui arriva. En 1945, il se sentit fatigué. Il consulta un médecin. Le verdict fut formel: «Vous êtes trop chargé... Il faut de suite demander à votre Evêque un poste moins important, une cure à la campagne où vous puissiez vous reposer...».

Très peu de temps après, on frappa à la porte du presbytère. C'était son Evêque, Monseigneur Petit, qui lui dit: «Monsieur François! J'ai quelque chose à vous demander: Je voudrais que vous soyez Directeur des Oeuvres. Vous aurez à tenir une Maison des Oeuvres, avec quelques autres Aumôniers...».

L'Abbé François avait dans sa poche le papier du Docteur. Un court instant, il hésita. Allait-il refuser, montrer à son Evêque la demande du médecin? Se confiant à la Providence, il acquiesça. *«On verra bien»*...

Ce ne fut pas sans souffrance qu'il accepta. Il aime son peuple de Saint-Victor, les jeunes, les militants, les malades, les pauvres, cette Eglise devenue son «épouse», et cette Notre-Dame des Clefs, protectrice de Verdun et dont il a développé le culte.

Le plus dur était d'annoncer la nouvelle. Il commence par le Carmel pour s'assurer un bon soutien. Ce qui console les Carmélites, c'est qu'il ne quittera pas Verdun: elles, du moins, ne le perdront pas.

Mais dans la paroisse, les réactions étaient amères. On avait conscience de «posséder» un Curé remarquable. On l'admirait. On l'aimait. C'était inadmissible qu'il parte si vite. On s'insurgeait contre l'Evêque. On s'en prenait même au Curé, qui acceptait cette nomination sans en mesurer les conséquences...

---

1 «Union Catholique des Malades».

Vint le Dimanche des adieux. Il gravit lentement les marches de la chaire. Il annonça son départ, mais de suite ajouta :

*«Je sais que beaucoup ne comprennent pas que j'aie accepté cette décision de mon Evêque comme une volonté de Dieu. J'ai conscience que si je l'avais refusée, je n'aurais pas la grâce de Dieu pour continuer mon ministère. J'ai été ordonné prêtre pour le service de l'Eglise, non pour faire ma volonté...».*

Après ces paroles dites d'une voix grave, humblement, bien des indignations fondirent. Il continua en disant sa reconnaissance au Seigneur, mais aussi aux paroissiens, pour les belles années vécues ensemble, malgré bien des tribulations. Il les engagea à poursuivre le travail paroissial avec le même empressement sous la conduite de son successeur... La colère s'était dissoute dans les larmes. La Messe fut d'une grande ferveur.

L'Action Catholique commençait avec la JOC et la JAC. Les méthodes se diversifiaient. La première tâche du Directeur était de constituer une équipe, de répartir les tâches, d'organiser les échanges. Sa réputation acquise dans le clergé facilita le travail. Avec ses collaborateurs, il organisa la maison de l'Impasse Châtel, trouva une cuisinière, régla les questions d'intendance. Certes, ce n'était pas un administrateur-né, mais «il avait les pieds sur terre».

Avec les jeunes aumôniers, son style était plus d'un aîné que d'un «Directeur». Il les a marqués profondément par sa bonté, sa gentillesse, sa bonhomie. Sa qualité spirituelle et sa longue expérience des jeunes leur étaient précieuses.

L'un d'eux témoigne :

*«Nous avons instinctivement une grande confiance en lui. Je le voyais souvent pour une foule de choses. Il était toujours disponible pour écouter. Dans les difficultés, il ramenait les choses à leurs justes dimensions, donnait son avis sans l'imposer, et terminait souvent : "T'en fais pas! Ça va aller!"».*

Un incident révèle bien sa manière. En février 1946, il faisait très froid. Les routes étaient verglacées. J'avais une réunion de JOC à Ancerville. A cette époque, nous n'avions pour tous qu'une seule voiture, une vieille Juva. Le Père François me déconseillait d'aller. Mais on est jeune, on se croit malin. Je partis, et après Bar-le-Duc, arriva ce qui devait arriver. La voiture au fossé! en mauvais état. Deux passants m'aidèrent à la remettre sur la route, et je refis au pas les 60 Km. qui me ramenèrent à Verdun, pas fier du tout. A la fin de la matinée, je vais retrouver le Père François pour lui raconter mon aventure. Je m'attendais à d'amères reproches. Rien de tel... *«Remets-toi! On s'arrangera! Tu as cru bien faire. Emmène l'auto au carrossier. Pour le reste, on verra... Et puis, viens déjeuner. C'est l'heure!...».*

Pourtant, il ne laissait pas aller les choses à l'abandon. Il s'informait, apportait toujours de bons conseils, marqués au coin du bon sens et de l'Évangile. Il avait une très vive intuition de l'Action Catholique, l'encourageait en toute sa force, tout en étant ouvert aux autres mouvements: il n'était pas du tout sectaire. C'était précieux pour nous. A l'époque, le diocèse avait une colonie de vacances à Hattonchâtel. Il y venait une ou deux fois, s'intéressait à tout, y compris à la cuisine. On le

fêtait. Pour tous, colons et animateurs, il était comme un père de famille.

«Que de gens passaient à la Direction des Oeuvres pour le consulter. Il était toujours accueillant. Il connaissait tous les responsables par leur prénom. Pour tous, il fut de ce moment: "Le Père François"».

Et cet aumônier conclut: «Les années passées avec lui et les confrères de l'aumônerie ont été pour moi un peu comme un Age d'Or»...

\*\*\*

Providentiellement, son rôle de Directeur des Oeuvres lui permit d'étendre à tout le diocèse l'expérience commencée à Saint-Victor pour la pastorale des Malades.

Laissons-le raconter lui-même son action.

*«Me voilà parcourant tout le diocèse, comme aumônier d'Action Catholique. Je le fis avec enthousiasme: j'en profite pour aller visiter les petites équipes de malades qui sont de plus en plus nombreuses. C'est un feu de brousse qui se propage sans que j'y fasse grand' chose!».*

*«En 1946, se pose un problème. Jusqu'alors, comme quelques responsables appartenaient à l'U.C.M. (Union Catholique des Malades), on agissait sous ce drapeau —l'U.C.M. est un mouvement de malades, né dans la première moitié du XXe siècle. Des malades se groupent et se lient par une lettre circulaire—. Le "grand chef de l'U.C.M. apprend les originalités de la Meuse, vient à la deuxième Retraite de Benoîte- Vaux, et me fait venir quelques semaines plus tard à Reims, à son domicile. Là, en présence de son aumônier, elle me demande de ne pas appeler "U.C.M." ce qui se vit en Meuse... Moi qui croyais quelle allait me faire des compliments! Revenu à Verdun, je réunis l'équipe et on se demanda comment appeler notre action. C'était impératif. Il ne fallait pas l'appeler "U.C.M.". Eh bien, ce sera: "Fraternité Catholique des Malades'».*

C'est ainsi que la loyauté de la responsable de l'U.C.M. condamna le Père François à être un «Fondateur»...

*«... Cela dura quelques années. Puis il y eut des protestations: "Nous ne sommes pas des malades!" dirent les Infirmes. Alors, cela devint Fraternité Catholique des Malades et Infirmes —R.C.M.I. —. Un peu plus tard, le mot "infirmes" est jugé pas du tout poli. Alors ce sera: Fraternité Catholique des Malades et Handicapés, F.C.M.H.*

*Monseigneur Petit est au courant de ce qui se fait pour les malades de son diocèse. Il était déjà venu bénir la Retraite de Benoîte- Vaux. Après une réunion, il me prend les mains et me dit: Père François... Ça sent bon l'Evangile...».*

*» L'équipe de Verdun est le centre du Mouvement. Bientôt, en 1946, deux grandes infirmes, Simone et Annie, quittent leur famille et viennent renforcer l'équipe de Verdun. C'est alors que naît le projet d'avoir un foyer de Fraternité, un foyer où l'accueil serait fraternel. Il serait la maison de famille pour les malades de Verdun, et un lieu de séjour pour tous ceux de l'extérieur qui voudraient se refaire. Le désir est profond, le rêve est beau. Mais nous n'avons ni maison ni argent. J'en parlai à*

*l'Evêque. C'est alors qu'une grande maison appartenant à l'Evêché, et qui avait été réquisitionnée pendant la guerre, se trouva libre. On s'y installa avec une confiance absolue en la Providence. Nous n'avions pas le moindre mobilier! L'Evêque était inquiet... Il fut rassuré quand il vit arriver mobilier et ravitaillement par la voie de la Providence...».*

Une chance pour le Père François fut la rencontre du Père Paul-Thierry d'Argenlieu, un Dominicain, grand handicapé, qui, dès la première découverte du mouvement, fut enthousiasmé. Il collabora avec le Père François et l'aida à approfondir théologiquement ses merveilleuses intuitions. Il lui donna de l'assurance pour poursuivre son oeuvre lorsqu'elle se mit à prendre de l'extension hors du diocèse. C'est au Père d'Argenlieu que Monseigneur Petit demanda de composer un ouvrage qui proposerait théologiquement les conceptions du Père François. Ce fut un ouvrage de quelque 300 pages qui parut sous un titre significatif: «Et nous voilà vivants»; en 1966, après deux courts ouvrages parus précédemment.

Cependant, dès 1948, était apparu, sous la signature du Père François et l'imprimerie du Vicaire Général, le premier document officiel de la «Fraternité Catholique des Malades du Diocèse de Verdun». Document capital. On y trouve tous les aspects originaux du mouvement pour lesquels le Père François ne cessera de se battre.

Il souligne d'abord ce qui va à déshumaniser le malade: son isolement, son repli sur soi, sa tristesse.

*«Beaucoup sont matériellement dans la gêne. Spirituellement, ceux qui son pieux ont souvent une piété individuelle, et un peu égoïste. Beaucoup prient très peu, écrasés par leur épreuve. La plupart échappent aux oeuvres charitables. Etmémelà, le secours est apporté par des bien-portants, avec les maladdresses des bien-portants, quelque bien intentionnés qu'ils soient... Et les malades font toujours figure d'assistés.*

*»La 'Fraternité' prend en charge tous les malades et handicapés et cette prise en charge est faite par des malades et des handicapés catholiques, signes de l'Amour du Christ. Ainsi est apportée l'aide matérielle et spirituelle; aide matérielle de toutes sortes: démarches à faire, travail adapté, dons en nature et en argent selon les possibilités».*

Le Père François devra se battre contre ceux qui ont tendance à voir dans la Fraternité une institution caritative ou une oeuvre sociale. C'est un mouvement essentiellement apostolique. Mais il devra aussi se battre contre telle revue qui lui reproche de ne s'intéresser qu'au spirituel, et qui prétend «qu'avant de parler de Dieu à qui a des besoins graves au point de vue matériel, il faut d'abord secourir ses besoins matériels». Le Père se fâche:

*«Le mouvement prend en charge tout l'homme, tous ses besoins. Il veut travailler à l'épanouissement de cette personne dans toutes ses dimensions, naturelles et surnaturelles, vie familiale, intégration dans la société et dans la communauté paroissiale. Elle est prise comme elle est, considérée comme un enfant de Dieu, qui doit mener une vie terrestre dans toutes ses dimensions. Mais le temporel n'a pas droit de priorité absolue. Ce miséreux qui a soif de Dieu et loge dans un taudis, je lui parlerai de Dieu tout en m'efforçant de le faire sortir de là.*

*»La Fraternité prend donc tout l'homme, et apporte l'épanouissement par l'amitié fraternelle vraie, donc qui passe aux actes. Cette action s'exerce envers tous les malades. U n'y a pas de "malades pas intéressants". Beaucoup de malades sont sans grandes possibilités humaines écrasés par leur hérédité, étouffés par leur milieu... La Fraternité va à tous, sans distinction de sexe, d'âge, ou d'infirmité. Par rapport à l'engagement, il ne faut pas se dissimuler qu'une énorme quantité sont rebelles à tout engagement. Ce qui est possible, c'est d'ouvrir, beaucoup plus qu'on ne le croit, au souci de l'autre, à rendre de petits services, à témoigner de l'amitié à d'autres à l'occasion d'une rencontre. Certains s'engageront, et ce sera merveilleux.*

*»Mais la Fraternité n'attache pas le malade à elle-même. Elle ne lui demande aucune adhésion. Elle veut seulement qu'il revive, qu'il avance un peu dans la réalisation du plan de Dieu sur lui. Elle n'est en concurrence avec aucun autre mouvement chrétien. Elle fait connaître ces mouvements. Mais beaucoup de ceux-ci ont tendance à vivre en cercle fermé. La Fraternité pourra les aider à s'ouvrir.*

*»Quant aux associations diverses non confessionnelles, qui ont pour but d'aider et de défendre les malades, la Fraternité n'est nullement gênée par leur action. Elle engage malades et infirmes à y adhérer.*

*»Avec les bien-portants, elle est en relation d'amitié. Elle aura souvent besoin de leur aide pour des transports, des démarches, des dons. Mais il est capital que ce soit les malades et handicapés qui dirigent et organisent leur mouvement. Les bien-portants ne considéreront pas les malades et infirmes comme des mineurs, et éviteront tout paternalisme à leur égard».*

Le Père se préoccupe de l'organisation du mouvement par les malades et handicapés eux-mêmes. Il se méfie des structures.

*«Une importance trop grande donnée aux structures est au détriment de la communauté elle-même. Le point de départ, "c'est la base". C'est le malade qui sort de chez lui pour aller voir un autre malade. Là est l'essentiel. C'est à ce niveau d'abord qu'il faut voir le mouvement».*

Le départ, c'est donc l'équipe de base, le *noyau*. Les responsables au départ ne sont que deux ou trois. Ils viseront à constituer une équipe représentative de la masse des malades dans sa diversité. L'équipe aura souci d'être toujours en croissance, veillant à ce que ceux qui sont atteints par la Fraternité deviennent eux-mêmes actifs. Comme c'est une équipe d'Eglise, elle sera toujours accompagnée par un aumônier qui sera un prêtre de paroisse. Dans le rural, cette équipe de base sera souvent une équipe de secteur, à condition que le secteur ne soit pas trop vaste. Elle désignera un responsable de secteur.

Enfin, il faut une équipe diocésaine qui centralisera les besoins, sera un lien avec les responsables de secteur, organisera les activités générales, s'efforcera de multiplier les secteurs, et sera accompagnée par l'aumônier diocésain, nommé par l'Evêque.

Le dernier paragraphe du document de 1948 ouvre très timidement sur l'extérieur. Il vaut la peine de le citer:

*«La Fraternité du diocèse de Verdun ne veut pas diriger des mouvements semblables dans les autres diocèses. Mais elle serait*

*heureuse de susciter des réalisations analogues, de prendre contact avec ceux et celles qui s'en chargeraient, et de faire partie un jour d'une grande Fraternité Nationale qui fédérerait toutes les Fraternités diocésaines».*

On l'aura compris, l'idée maîtresse de la Fraternité, son moyen d'action essentiel, c'est l'esprit fraternel vécu par la masse des malades. Cette découverte fondamentale faisait l'enchantement du Père d'Argenlieu. Il en a analysé longuement la fécondité spirituelle et apostolique. L'expérience a d'ailleurs montré combien était riche cette intuition du Père François. Il en rend compte lui-même dans ces lignes:

«Au début, nous comptions davantage sur les grandes réunions, sur le bulletin, sans faire assez confiance aux possibilités fraternelles des malades eux-mêmes. Pour présenter la Fraternité aux malades, nous serions volontiers partis d'un texte, tandis que maintenant, nous la présentons toujours à partir de la vie et des faits.

«Lorsqu'on abordait les malades, c'était plus en fonction du mouvement pour le mettre en place rapidement. Mais les malades découverts étaient surchargés presque immédiatement d'activités et de secteurs trop grands. Illusion de notre part que tout allait marcher parce que nous avions dans tel ou tel secteur un responsable brillant! (Moyens riches!).

«D'avoir présenté la Fraternité à la masse, à des malades très humbles, très pauvres de moyens, nous a fait préciser l'essentiel, l'esprit fraternel, et la manière de répondre par des mots très simples.

«Voir comment l'esprit fraternel était capable de transformer la vie des malades nous a confirmés dans l'idée que c'était bien là l'essentiel.

«L'évolution de l'équipe diocésaine est très nette. Elle met de plus en plus l'accent sur l'esprit fraternel répandu par les moyens les plus pauvres. Elle fait de plus en plus confiance aux possibilités fraternelles de chaque malade, et nous sommes récompensés. Au début, on avait l'impression que l'équipe diocésaine traînait comme elle pouvait le diocèse qui lui paraissait bien lourd: Maintenant, c'est presque le contraire, c'est le diocèse qui soutient l'équipe diocésaine».

Au fond, c'était la découverte expérimentale de ce que Jésus est venu accomplir: «Je suis venu apporter le feu sur la terre, et ce que je désire, c'est que ça flambe!». Le feu... C'est l'Esprit-Saint. C'est l'Amour.

Il était capital de s'étendre un peu longuement sur les premiers pas de la Fraternité. Car ils sont décisifs. Et pour le Père François, qui ne cessera jamais d'en rappeler les données fondamentales, et pour le mouvement qui ne sera fidèle à sa mission qu'en étant fidèle à l'esprit que lui a donné le fondateur...

\*\*\*

Désormais, l'évolution sera rapide. Le mouvement va franchir les frontières du diocèse, sans volonté du Père François, par simple contagion «fraternelle».

Monseigneur Petit était émerveillé de ce dont il était témoin. En 1952, il écrivait: «Si la divine Providence n'a pas voulu et béni cette institution, c'est à désespérer de jamais pourvoir discerner ce qui vient du Ciel et ce qui vient des hommes!...».

Aussi, rencontrant l'archevêque de Besançon, Monseigneur Du-

bourg, il lui en parla. Ce dernier charge son auxiliaire, Monseigneur BÉJOT, d'organiser une rencontre de malades et handicapés avec le Père François. Le mouvement démarre au diocèse de Besançon et à Dôle. L'archevêque de Cambrai, Monseigneur Cholet, était Meusien. Il vient en vacances, rencontre Monseigneur Petit, et fait venir à Verdun son vicaire général pour rencontrer le Père François. Une militante de l'I.T.J.C.M. de Saint Briec, Germaine Renault, apprend l'existence de la Fraternité, vient voir, et «convertit son évêque». Et le Père d'Argenlieu implante le mouvement à Levallois.

Depuis 1950, chaque année, des journées d'études sont organisées à Verdun. En 1950, c'est pour le diocèse. Mais en 1951, le tour d'horizon énumère les diocèses de Cambrai, Saint Briec, Saint Claude, Paris, Reims et Châlons.

Devient alors nécessaire une certaine reconnaissance au plan national. Une charte est rédigée qui précise les orientations fondamentales. Il semble opportun de rapporter ici les huit articles de cette Charte qui condensent l'intuition du Fondateur.

1. La Fraternité prend en charge tous les malades chroniques et infirmes du diocèse ou de la paroisse.
2. La Fraternité a en vue l'épanouissement naturel et surnaturel des malades.
3. La Fraternité mise à fond sur l'esprit de fraternité chrétienne.
4. La Fraternité veut aider le malade à mieux s'intégrer à son milieu et à y développer ses possibilités.
5. La Fraternité est animée par une équipe de malades ou d'anciens malades.
6. La Fraternité, dans chaque diocèse, a un aumônier nommé par l'Evêque.
7. La Fraternité organise, sous des formes variées, des contacts entre malades.
8. La Fraternité s'organise par la mise en place des responsables.

L'abbé Bissonnier avait été nommé, par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, Secrétaire du Comité de Coordination des mouvements de malades. La charte fut proposée. Dans un organisme où chaque mouvement avait une ambiance très déterminée, l'ampleur de la Fraternité fit peur. On posa des conditions:

- 1) Que chaque diocèse ait un comité de coordination.
- 2) Que la Fraternité n'étende pas son action aux sanatoriums qui rassemblent des malades de plusieurs diocèses.
- 3) Que la Fraternité oriente les malades vers les autres mouvements.
- 4) Qu'elle ne soit pas un supermouvement.

Le Père François accepta, sauf la 2e exigence «afin qu'on n'engage pas l'avenir».

Ceci étant convenu, en 1952, Monseigneur Petit présenta le mouvement à l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques. La commission générale était présidée par le Cardinal Feltin. Il réagit: «Encore un mouvement de plus! Il y en a déjà trop!»... Cependant, Monseigneur Petit insista en précisant ce dont il était témoin dans son diocèse, et la

Fraternité eut son «permis d'exister».

Mais en cette même année 1952, l'approbation vint de plus haut. Monseigneur Petit faisant sa visite «ad limina», emmena avec lui le Père François. Il le présenta au Pape en expliquant ce que faisait la Fraternité dans son diocèse et demanda la bénédiction du Saint Père pour le Mouvement et son Fondateur. Pie XII écouta attentivement, puis il déclara: «C'est beau... c'est très beau. Je vous bénis tous»...

Cependant les progrès de la Fraternité s'ajoutaient au travail prévu du Directeur des Oeuvres. Or, en 1949, il reçut une charge supplémentaire: il devint Directeur du Pèlerinage Diocésain.

Cette fonction, jusqu'alors, était assurée depuis avant la Guerre de 1914, par les curés de Saint Jean Baptiste «du Faubourg», comme on disait. Le pèlerinage était né de l'initiative de l'un d'eux, et la mission se transmettait de l'un à l'autre. Le pèlerinage faisait partie du National. De ce fait, la charge n'était pas trop lourde.

En 1949, c'était le chanoine Laurent. Le Père François s'inscrit comme pèlerin. Or, il se trouva que le Chanoine Laurent était très fatigué et dut accompagner le pèlerinage dans le wagon-ambulance.

Monseigneur Petit demanda au Père François de prendre la responsabilité spirituelle du pèlerinage. Il accepta facilement, puisque les malades en étaient et qu'il pouvait prendre les consignes du directeur.

Mais le Chanoine Laurent meurt. Quand on a mis le pied à l'étrier on est bien parti! Aussi l'évêque demanda-t-il au Père François de devenir le Directeur du pèlerinage. Voici comment il en fit part aux organisateurs: *«L'Evêque me demande d'être responsable du pèlerinage. Mais c'est une charge qui s'ajoute à tant d'autres que je ne puis l'assumer entièrement. Je m'absente souvent. Je ne pourrai ni projeter, ni organiser sur le plan matériel. Si vous voulez prendre toute la charge pratique, j'assurerai la direction spirituelle. Ce qui me fait accepter, si vous êtes d'accord, c'est la possibilité de rencontrer des malades dans le train de Lourdes, et d'étendre la Fraternité»*. C'est donc à cause des malades qu'il devint Directeur.

Il respecta, ô combien!, son engagement de laisser à d'autres l'organisation matérielle. C'est une grande vertu de ne pas vouloir tout faire, mais c'est parfois gênant pour les décisions à prendre. Il essayait des reproches: *«Vous n'êtes jamais là! On ne sait pas si vous êtes d'accord!»*. Il réagissait avec son bel optimisme: *«T'en fais pas! Ça s'arrangera!...»*. Quand on en était venu à bout: *«Tu vois bien! Il ne fallait pas t'en faire!...»*, et il partait d'un bon éclat de rire qui vous désarmait.

Il disait: *«Je ne suis peut-être pas un directeur formidable! mais un autre aurait des défauts que je n'ai pas!»*.

C'était du moins un directeur décontracté. Il connut parfois de graves difficultés: A Lisieux, où on avait oublié de préparer l'accueil et où il fallut tout organiser sur place pour malades et bien-portants. A T rêves, où les quinze cars se trouvèrent disséminés par les divers «règlements». Les Pèlerins se croyaient perdus. Le mécontentement grondait. Lui, gardait son calme, finissait par tout récupérer, et excusait en souriant les quelques-uns qui avaient «noyé leur angoisse dans le vin de Moselle».

Au départ du train de pèlerinage, tous l'assaillaient de réclamations. Il réglait les choses avec le sourire, visitait les compartiments, animait la

prière, et suscitait la bonne humeur. Cependant, les affaires administratives n'étaient pas son fort: négocier avec les agences, avec les hôtels... Aussi chercha-t-il un sous-directeur pour ces tâches.

Lui s'occupait du spirituel organisant des conférences, des veillées de prière, en assurant lui-même. Une année lui fut demandée la prédication du Chemin de Croix des malades. Ce fut merveilleux. Il était dans son élément. Il eut même l'audace, pour la station de la Mort de Jésus, de proposer aux malades —ce que peu de prédicateurs oseraient— une préparation à la mort. Les malades en ont gardé un souvenir inoubliable.

Cependant, en 1968, le pèlerinage diocésain dut quitter le National qui avait décidé d'être à Lourdes pour le 15 août. On ne pouvait ce jour-là priver les paroisses de leurs curés et de leurs paroissiens actifs. Il fallut alors prendre en charge tout et mettre sur pied une hospitalité complète. Pour un telle tâche, le Père François abandonna progressivement sa fonction de directeur à son adjoint.

On verra plus loin l'importance qu'a eue Lourdes pour l'expansion nationale et internationale de la Fraternité. Déjà en 1954, le Père d'Argenlieu était allé demander à Monseigneur Petit de décharger le Père François de sa fonction de directeur des oeuvres, afin qu'il assure celle qui devenait de plus en plus prenante, de responsable national de la Fraternité. L'évêque avait accepté, en demandant seulement qu'il garde la Direction du Pèlerinage.

C'est vers cette époque (1954) que celui qu'on appellera «le fondateur» va donner au mouvement un blason. Pour cela, il ne fit qu'emprunter le blason de sa ville natale: trois croissants enlacés surmontant un chardon épanoui en trois épis. (Les chardons se nomment en vieux dialecte: «peignes»). D'où la devise: «En mes peines, je vais croissant».

Le Père commentait lui-même:

*«Y a-t-il pour un malade de plus belles paroles que celles-ci? Tes souffrances ne te diminuent pas. Tes souffrances t'apportent des possibilités autres qu'avant, et, si tu veux, plus belles qu'avant. En tes peines, jusqu'où ne peux-tu croître?...».*

## CHAPITRE VI

### *Aumônier Diocésain et National*

Désormais le Père François est complètement donné à la Fraternité Diocésaine. Pour marquer l'importance qu'il attribuait à cette mission Monseigneur Petit le nomma en même temps Vicaire Général, ce qui impliquait sa participation au Conseil Episcopal. Il lui maintenait d'autre part, sa charge de directeur du Pèlerinage. A quoi les Aides au Prêtre, à qui il avait prêché la Retraite, lui demandèrent d'ajouter l'aumônerie de leur mouvement, ce qu'il accepta avec le sourire.

Déjà la Fraternité atteignait plusieurs diocèses voisins. On faisait appel au Fondateur. Pour mieux l'accréditer, Monseigneur Petit obtint de Rome pour lui le titre de «Prélat de la Maison de sa Sainteté». Il dut donc s'équiper du costume de Prélat: soutane violette, ceinture violette, et même le manteau de cérémonie violet. Il n'a pas porté souvent ce grand appareil. Il faut reconnaître que sa haute taille lui donnait belle allure. Mais pour tous, et surtout pour les malades, il fut très peu «Monseigneur». Il demeura «le Père François». Il a même fini par se défaire du costume: il l'a donné.

N'étant plus Directeur des Oeuvres, il occupa un appartement de la Rue des Prêtres, puis plus tard, de l'Impasse Saint Jean. Mais si il y logeait, c'est de moins en moins là qu'il travaillait et recevait ses visiteurs. Son bureau était installé au Foyer des Malades, qui était le centre diocésain de la Fraternité.

Ce Foyer nous l'avons vu naître. D'autres jeunes filles y étaient venues, désireuses d'y donner leur vie au service de la Fraternité. C'était une ruche très active.

Or, les jeunes filles désiraient un soutien spirituel plus fort pour leur apostolat. Elles commencèrent à demander une chapelle dans la maison. Un Prêtre pourrait y venir célébrer de temps en temps, et elles auraient la grâce de la Présence Eucharistique. Elles dépêchèrent leur aumônier auprès de l'Evêque qui ne pouvait rien lui refuser.

Elles désirèrent plus encore: le soutien d'une consécration de leur vie. Le Père François était lui-même engagé par les vœux dans la Société des Prêtres du Coeur de Jésus. Il pensa qu'on pouvait imaginer pour ses filles quelque chose d'analogue.

Le Foyer ne changea donc pas sa manière de vivre et son accueil. Il demeura Centre Diocésain de la Fraternité, tout en devenant petit à petit Centre National, puisque le Père François y avait son bureau.

Pour le moment, il se donnait pleinement au mouvement du

diocèse. Il voyageait beaucoup, allant visiter les équipes de secteur, rappelant incessamment que le mouvement se vit d'abord à la base, répétant:

*«C'est d'abord un malade qui sort de chez lui pour aller voir un autre malade. Et ce malade qu'il va voir, il le pousse à en faire autant. C'est un grand service qu'il lui rend: il le fait actif et responsable de son frère. C'est la contagion de la Fraternité».*

Lui-même n'hésitait pas à confier des responsabilités à de grands handicapés, et c'étaient des réussites.

Il allait aux journées d'amitié dans les secteurs. La formule lui tenait à coeur. Il voulait qu'on invite tous les malades, quels que soient leur infirmité, leur âge, leur milieu, leur situation religieuse. Plus tard, quand exista la Vie Montante, il envisagea préférable une limite d'âge pour que les jeunes se sentent plus à l'aise.

La journée comportait une Messe. On lui objecta pourtant que certains, n'étant pas croyants, n'y tenaient pas et qu'il devait y renoncer. Avec son bon sens, il réagit fermement, mais judicieusement.

*«Parce que bien des malades désirent cette Messe qui est souvent la seule à laquelle ils puissent participer, vous n'allez pas les en priver parce que d'autres n'en veulent pas. Commencez la journée par la Messe pour ceux qui le désirent, et précisez l'heure où commence la rencontre fraternelle, en indiquant qu'on est libre d'arriver à cette heure-là»...*

Rencontre fraternelle, elle devait se vivre dans la joie. Il faut favoriser les rencontres particulières. Mais il faut aussi des moments en commun, avec de la détente, de l'animation, des chants joyeux, par tous. On peut faire venir un animateur, mais c'est mieux quand ce sont un ou deux handicapés qui animent eux-mêmes. Il faut aussi faire de la formation: un exposé le matin, un l'après-midi, pas trop longs. On parle de ce que doit être la Fraternité en tenant compte des diverses opinions. On parle de la condition des malades. On les renseigne sur leurs droits, sur les diverses associations de malades avec leurs objectifs. On parle aussi de la vie, des événements locaux, nationaux, mondiaux, en évitant les prises de position partisans, mais en expliquant les problèmes. Il faut aider les malades et handicapés à être présents à leur temps et leur permettre d'être des citoyens responsables. On parle aussi évidemment du diocèse et des problèmes de l'Eglise. Mais il faut être bref, choisir un ou deux thèmes. Il faut surtout parler simplement, dans la langue des gens, avec des exemples concrets.

Pour savoir comment parler aux malades, il suffisait de prendre exemple sur lui. Il avait un don merveilleux pour parler de façon concrète. A la manière de Jésus, il racontait des paraboles, il les mimait comme un acteur, y mêlait des plaisanteries, des termes drôles et familiers, des pointes de malice souriantes. L'avis unanime était chaque fois: «Quand c'est lui, on ne trouve pas le temps long. On l'écouterait toute la journée!».

A Verdun se tenaient les réunions des responsables de secteur. Elles étaient bien préparées. On faisait le tour du diocèse, on précisait les exigences du mouvement, on préparait les campagnes d'année, on

organisait la future retraite, on priait, on chantait.

Parfois c'était une recollection.

La grande activité de l'année est la retraite des malades à Benoîte-Vaux. Le mouvement est fidèle à son origine. La retraite a un style original bien adapté au monde des malades. Toute une armée de dévoués amis de la Fraternité vient les jours précédents préparer la retraite et installer des lits dans les salles du rez-de-chaussée. Puis, ils assurent les services pendant la retraite.

Celle-ci dure quatre jours. Environ 80 malades suivent la retraite complète.

Mais en plus, chaque jour, pendant longtemps, des Cars amenaient des malades pour une journée. Etaient atteints ainsi quatre à cinq cents, qui recevaient ce qu'ils pouvaient recevoir. En principe chaque jour comportait deux instructions, accompagnées de prières et de chants. La matinée se terminait par la Messe. Evidemment, on n'imposait pas le silence à des gens qui souvent toute l'année souffraient de la solitude. Les confessions étaient nombreuses et bien préparées. Et le dernier jour qui était le dimanche était jour de grande joie.

Ces retraites de malades ont eu une grande influence. Même des incroyants y vinrent, déclarant que c'était la plus belle semaine de leur année. Le Père François était très proche d'eux et recevait toutes leurs confidences. Il invitait des prédicateurs, mais tout le monde voulait qu'il parle lui aussi. Certains anciens prédicateurs revenaient les années suivantes pour retrouver l'ambiance d'une telle retraite.

Dans le même temps, le mouvement continuait de s'implanter en France. Et de tous côtés on invitait le Père François. Il répondait aux invitations dans le souci qu'on fût fidèle aux orientations fondamentales de la Fraternité. Il arrivait parfois que des aumôniers de malades ici et là continuent sous le nom de Fraternité, ce qu'ils faisaient auparavant, réduisant la rencontre de malades à une simple réunion de malades «assistés» par des bien-portants, genre des réunions de malades organisées à l'époque par les «hospitaliers de Lourdes». Le Père François ne brusquait rien. Il ne démolissait pas ce qui existait, mais la manière dont il dirigeait la rencontre était significative et plaisait tellement aux malades que l'évolution devenait fatale.

En 1965, le mouvement, déjà agréé par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, fut reconnu comme mouvement national, et intégré dans l'organigramme de l'Eglise de France. Le Père François était officialisé comme aumônier national, le mouvement était rattaché à la «Commission Episcopale de la Famille et des Communautés Chrétiennes». Il avait été question de le considérer comme un mouvement social, et, à ce titre, de le... (erreur sur texte original) rattacher à la Commission Sociale. Or pour le Père François, c'était d'abord et essentiellement un mouvement apostolique: Son but était d'aller à tous les malades dans tout ce qu'ils sont, mais dans un cheminement d'évangélisation. Membre de la Commission des Communautés Chrétiennes, l'Evêque de Verdun était chargé d'accompagner la Fraternité. Lorsque la Commission Sociale de l'Episcopat institua dans son sein la «Section Santé», le Mouvement et son Evêque passèrent à la Commission Sociale. A ce moment, les choses étaient claires.

Avant d'être officiellement nommé Aumônier national de la Fraternité, le Père François avait dû déjà mettre sur pied des structures qualifiées

«d'interdiocésaines». Il avait fallu constituer une équipe à ce niveau. Selon son principe constant, c'est en dehors de la Meuse qu'il avait cherché un responsable. Cette équipe devint en 1965 «l'Equipe Nationale».

Son premier travail fut d'envisager une rencontre nationale. Elle fut la continuation des Journées d'Etudes qui primitivement avaient lieu à Verdun. Il fallait trouver un local plus central: Argenteuil, Bury, Versailles, Issy les Moulineaux... La difficulté était de trouver un local assez grand et équipé d'un ascenseur.

Ces journées nationales rassemblaient l'Equipe Nationale, les responsables régionaux et les responsables diocésains, à raison d'un laïc et d'un aumônier à chaque niveau. La conception première du Père François envisageait les Journées Nationales tous les deux ans. Dans l'année intermédiaire avaient lieu, pour la même assistance, des Journées spirituelles. Les premières étudiaient le Mouvement, son organisation, son action, et le monde des malades et handicapés. Les secondes réfléchissaient sur la vie spirituelle des membres de la Fraternité. Ces dernières, plus tard, ont été supprimées, de crainte d'une dichotomie entre la vie et la vie spirituelle. En fait, cette dichotomie n'existait pas: on s'en doute quand on connaît le Père François. Quand la décision fut prise, il fit une timide objection. Il respectait le Comité, mais il en souffrit quelque peu.

Sa participation aux Journées nationales était très cordiale. Il connaissait rapidement les participants. Il suivait les débats avec grande attention et intervenait peu, et toujours avec doigté. Il ne jouait pas «au patron». Cependant, si un propos remettait en cause la ligne de la Fraternité ou la rectitude doctrinale, il lui arrivait d'intervenir vigoureusement. Et son autorité alors s'imposait.

Outre les journées annuelles où se discutaient les plans d'année et les grandes décisions, un bureau se réunissait chaque trimestre. Il comportait l'Equipe Nationale et un binôme: un responsable et un aumônier par région. C'était une formule intéressante, qui permettait un lien permanent entre l'Equipe Nationale et les diocèses. Le Père François y était fidèle. Il appréciait le travail qu'on y faisait. Il savait écouter, intervenait quand il le jugeait bon, savait admirer les remarques et la qualité des participants. Il était respectueux des laïcs, mais soucieux de sa mission d'aumônier. Jamais ses interventions n'ont engendré de malaise, tant il était attentif à respecter les autres, mais tant aussi les autres étaient pour lui pleins d'affection et d'estime.

Il était évidemment l'aumônier de l'Equipe Nationale. S'il était empêché d'aller à une réunion, il envoyait un papier sur le programme prévu, et le responsable le tenait fidèlement au courant des travaux. Déjà à cette époque, la correspondance l'accaparait beaucoup, avec l'équipe, avec les régions, les diocèses qui recouraient à ses lumières, et avec tant de malades et handicapés qui l'avaient rencontré dans divers lieux. Ses réponses étaient brèves, nettes, et pleines d'affection. Et quand il s'agissait de messages doctrinaux qu'on lui demandait ici ou là, son Evêque peut témoigner de l'humilité avec laquelle il venait lui soumettre son texte, et avec laquelle il acceptait les remarques de détail qui lui étaient proposées.

Mais déjà son action dépassait les frontières de la France: Dès 1956, la Belgique et la Suisse; en 1957, l'Allemagne et l'Espagne; en 1960, le Canada; en 1963, l'Autriche... Même Madagascar, le Burundi et le Cameroun, commençaient. Cette contagion rapide du mouvement outre

frontières a tenu à plusieurs causes souvent imprévues. Mais il faut reconnaître que *Lourdes* a été un relais providentiel. N'est-ce pas le rendez-vous des malades? Tout a cependant commencé par hasard. Une ancienne malade, Alice Hutin, qui avait en Meuse milité à la Fraternité et connaissait le Père François, avait dû pour sa santé, gagner le midi. Elle choisit Lourdes pour alimenter sa prière, mais bien décidée à ne rien entreprendre là-bas.

Cependant, elle doit un jour rencontrer l'Evêque, Monseigneur Théas. En le quittant, elle lui dit en deux mots ce qui se fait à Verdun pour les malades. Du tac au tac, l'Evêque l'interpelle: «Hé bien, commencez tout de suite!».

Elle fut interloquée. Que faire avec si peu de moyens, mêmes physiques. Mais voilà que l'Evêque lui envoie un aumônier, et le diocèse de Tarbes commence. Mais comment atteindre les malades des pèlerinages?

Or, en 1952, un chapelain, le Père Cazenave, est nommé aumônier adjoint de la Fraternité diocésaine. Il va aux Journées d'Etudes à Verdun. Il est conquis. C'est un passionné. Il collabore à la Fraternité de Tarbes, mais son souci est d'en faire passer l'esprit sur l'Esplanade: cultiver une spiritualité de résurrection plutôt que de résignation; faire que les malades soient moins des assistés et se sentent responsables...

Le rayonnement gagne d'abord les diocèses voisins. Mais c'était insuffisant. Lourdes est international. Dans ce but, le Père François demande à Monseigneur Théas de libérer davantage le Père Cazenave pour la Fraternité. L'Evêque résiste. «*Mais c'est pour la Sainte Vierge!*», objecte le Père François. Il a visé juste!

Le Père Cazenave est voisin de l'Espagne et en parle la langue. Il y entraîne le Père François et voilà la Fraternité qui s'implante en Espagne, une implantation qui ira loin, franchira l'Océan, et gagnera toute l'Amérique Latine... Le Père François admirera toujours la ferveur, l'enthousiasme, l'esprit d'entreprise des Espagnols. La Belgique francophone découvre aussi à Lourdes la Fraternité. Le Père Cazenave rencontre également une Allemande, professeur de français. Il lui fait traduire en allemand la brochure du Père François: «LEVE- TOI ET MARCHE». Quand il rend compte au Père François de cette initiative, le Père l'envoie en Allemagne aider au lancement de la Fraternité à Trèves. Ce fut si efficace et si rayonnant que la traductrice, Kaethe Hoffmann, fut la première Responsable internationale du Mouvement.

Ce qui caractérise cette expansion, c'est qu'elle se réalise avec des moyens pauvres, ceux que le Seigneur et la Vierge Marie semblent privilégier. Le Père François ironisait en disant:

*«Dans la Fraternité, ça doit marcher!: Il y a une tête: le Père d'Argen- lieu..., un coeur: le Père François; et les jambes: le Père Cazenave!...».*

Mais cet essor rapide réclamait une organisation internationale. C'est pour que le mouvement ne paraisse pas chapeauté par la France qu'il suggéra toujours de choisir des responsables hors de France. On commença par une responsable d'Allemagne: Kaethe Hoffmann, une secrétaire, Jacqueline Lateltin, de Suisse. L'aumônier était toujours le «Père».

En 1966, on eut l'audace d'envisager la première rencontre internationale: *Le Congrès de Strasbourg*. Le Père François l'avait préparé

par une lettre au Pape, Paul VI, dans laquelle il exposait la spécificité du Mouvement, et demandait pour les congressistes «la bénédiction du Saint-Père». Il reçut du Cardinal Cicognani, Secrétaire d'Etat, un message dans lequel de la part du Pape, il approuvait chaleureusement le Mouvement: «Vous avez su inspirer à des groupes de malades de plus en plus nombreux le souci de sortir d'eux-mêmes pour entrer en contact avec les autres malades de leur voisinage, les arracher à leur isolement, les faire bénéficier de tout ce que suggère à l'esprit et au coeur ce beau mot de "Fraternité"... Soucieux de s'unir au Christ par leur participation à ses souffrances, les malades ne le sont pas moins de s'orienter vers l'action, afin de devenir les apôtres de leurs frères, et de les aider à trouver leur place dans l'Eglise et dans la Cité. Ils ne se sentent plus seulement assistés, mais "responsables"».

On mesure l'importance de ce texte, qui rompt avec le langage traditionnel de l'Eglise quand elle s'adressait aux malades. En termes de compassion, on les invitait à offrir leurs épreuves en union aux souffrances du Christ, et le seul apostolat qu'on leur proposait était celui de la prière. Certains ne les appelaient-ils pas à être des «volontaires de la Souffrance»? Contre cette spiritualité qui oubliait que malades et handicapés sont des hommes et des femmes libres, appelés par Dieu à développer toute leur vitalité physique, intellectuelle, morale et spirituelle, et à s'insérer dans la société et dans l'Eglise en personnes responsables, fort de sa propre expérience de malade, le Père François réagissait avec indignation. Il faut l'avouer: Il a provoqué une véritable révolution. On comprend l'enthousiasme suscité chez malades et handicapés, et pourquoi, pour eux, il est vraiment «Le Père».

Le Congrès de Strasbourg fut une réussite. Le Palais du Conseil de l'Europe lui avait ouvert son grand hémicycle gratuitement fournissant même les traducteurs officiels. Lorsqu'au terme, le Père François remercia le Président, celui-ci remercia les «Malades de l'Europe», et tout ému leur déclara: «Vous avez honoré le Palais du Conseil de l'Europe».

Tout le personnel des services d'accueil était émerveillé par l'entrain, la joie, le travail sérieux de ces handicapés qui se prenaient eux-mêmes en charge. On n'avait jamais vu ça! On admirait ce mutilé du bras qui poussait la voiturette d'un handicapé des jambes qui portait les deux plateaux du repas. Et l'on voyait un Français boiteux qui guidait un Allemand aveugle. De la Fraternité!...

Quant au Père François, il était stupéfait d'entendre ces malades parler avec tant d'assurance, et organiser tout avec tant de compétence: il oubliait que c'était son oeuvre!

Une intervention qu'il a eue au Congrès est restée célèbre. C'est la réponse à la question: «La Fraternité évangélise-t-elle vraiment?». Mais c'est un peu en même temps le portrait de l'intervenant.

*... «Nous avons constaté que la Fraternité, inspirée par l'Evangile, riche de son esprit, est le moyen idéal pour épanouir le malade, lui rendre une vie digne d'être vécue.*

*»En d'autres termes, la Fraternité met le malade dans un climat tel qu'il puisse réaliser le Plan d'Amour de Dieu sur lui.*

*»H devient membre de la société, membre de l'Eglise, à part entière.*

*»Mais nous ne pouvons pas en rester là. Tout homme doit être sur le chemin du salut. Le salut se trouve uniquement dans le Seigneur Jésus.*

*»Est-ce que la Fraternité Catholique des Malades et Infirmes aide le*

malade à rencontrer le Seigneur? Et comment l'aide-t-elle? Je suis persuadé que c'est vrai; c'est cette conviction profonde qui m'a soutenu depuis 21 ans, au milieu de bien des difficultés et des fatigues.

»C'est cette conviction qui a entraîné tous ceux qui ont établi la Fraternité à travers le monde.

»Si la Fraternité aide le malade à rencontrer le Seigneur, elle mérite de prendre sa place dans le grand mouvement d'évangélisation du monde moderne. Sinon, qu'elle meure!...».

\*\*\*

«Mais d'abord, que signifient ces mots: RENCONTRER LE SEIGNEUR?...

» Prenons le récit évangélique des disciples d'Emmaüs.

»Ils sont restés à Jérusalem jusqu'à l'après-midi de Pâques. Ils quittent alors la ville, persuadés que tout est fini. Leurs espérances messianiques sont tombées. Ils n'ont plus qu'à repartir chez eux...

»... Et voici qu'ils entendent marcher derrière eux. Quelqu'un les rejoint. Ils viennent de rencontrer Jésus et ils ne le savent pas...

»Jésus va dialoguer avec eux: "De quoi parliez-vous en chemin? Pourquoi êtes-vous tristes?"

»H part de leur état d'âme pour leur révéler le sens des Ecritures.

»Ils écoutent, ils comprennent. Us admirent le plan de Dieu dans la Rédemption. "Leur coeur est brûlant"... Mais ils ne savent toujours pas qui ils ont rencontré. On arrive devant l'auberge d'Emmaüs: "Restez avec nous, car il se fait tard!". Le repas va commencer. Us reconnaissent le Seigneur au moment de la fraction du pain...

»Ce fait peut être éclairant pour nous. Il nous invite à distinguer les malades atteints par la Fraternité entre ceux qui sont sur le chemin et ne connaissent pas le Seigneur et ceux qui sont dans la maison et le connaissent.

»CEUX QUI SONT SUR LE CHEMIN -

»Nous voulons atteindre tous les malades sans exception, et il y en a beaucoup qui sont sur le chemin. Pour parler sans image: ceux qui n'ont pas la foi ou bien une foi vacillante: "oui, je sais qu'il y a Quelqu'un au-dessus de nous!... - Je suis catholique parce que mes parents l'étaient»...

»Mais ces malades ne prient pas. Bien entendu, Messe, Sacrements et Eglise n'ont pas de sens pour eux...

» Votre devoir à vous, responsables de la Fraternité, est de faire route avec eux. Oui, marchez du même pas qu'eux. Non pas en supérieurs, mais en frères. Il faut que le malade rencontre quelqu'un comme lui...

»Vous entrez dans leur vie avec tout votre amour fraternel. Vous connaissez leurs préoccupations, leurs soucis...

»Ils n'ont pas toujours des soucis religieux, c'est vrai. Mais ils en ont parfois: la maladie pose le problème du sens de la vie, sur l'au-delà. Les longues heures de solitude font réfléchir, amènent des doutes au sujet de la solution purement matérialiste de l'existence.

»Ainsi, ILS CHEMINENT SUR LE CHEMIN QUI MENE A EMMAUS...

»Par votre témoignage, par votre présence, par votre action

*fraternelle, vous les aidez à penser, à vivre dans la ligne de l'Évangile, à rencontrer le Seigneur, à vivre selon ce qu'H demande...*

*»Nous nous trouvons alors souvent devant un problème important: Tous ces frères malades qui ne connaissent pas consciemment le Seigneur, qui ne savent pas qu'Il est Sauveur, leur Sauveur, faut-il les laisser à ce stade VOLONTAIREMENT, sans avoir le souci, —je dis bien, le souci— de les amener à RECONNAITRE Jésus, à s'asseoir à la table de la Maison?...*

*»Je vous répondrai en affirmant les motifs solides, éternels, qui nous obligent à avoir le souci de faire connaître la Personne et l'amour du Christ à tous nos frères.*

*»D'abord, le Seigneur nous donne le commandement formel d'annoncer l'Évangile à tous les hommes jusqu'aux extrémités de la terre...*

*»Ensuite, oui ou non, considérez-vous votre foi comme un trésor?... Si oui, si c'est votre plus grand bien, vous aimerez mieux mourir que de le perdre. Vous avez un trésor et vous ne voulez pas le donner à vos frères?... C'est incroyable!... •*

*»Enfin, comment éclairer le malade qui souffre, si vous ne lui donnez rien, s'il ne sait pas pourquoi il souffre?...*

*»Dire à un malade: "Sois courageux! Ne te laisse pas aller! Montre que tu es un homme" —ou lui dire: "Je compatis"— Ce sont de bonnes paroles qui ni résolvent pas le problème. Seule la foi lui fera comprendre que la souffrance a une valeur de salut, de bonheur, pour lui et pour les autres. Alors seulement, il vivra épanoui. L'expérience le prouve surabondamment. Et alors il reçoit la force de vivre...*

#### *»CEUX QUI SONT DANS LA MAISON -*

*»Ily a les malades qui sont entrés dans l'auberge d'Emmaüs et ont reconnu le Seigneur...; Ceux qui ont la foi et qui connaissent Jésus.*

*»Mais là encore il y a toutes les situations possibles:*

*— »Celui qui a une foi profonde, mais qui ne sort pas de son péché.*

*— »Celui qui mène une vie tiède.*

*— »Celui qui est faible.*

*— »Celui qui mène une vie fervente...*

*»Ne jugeons surtout pas; au Ciel seulement, nous rencontrerons pleinement le Seigneur... Chacun va donner le Seigneur à l'autre... Il y aura pour chacun une rencontre du Seigneur...*

*»La Fraternité véhicule la grâce... Quelle belle expression!... La Fraternité aide le malade à rencontrer le Seigneur...*

#### *» COMMENT CHEMINER ET AIDER LE MALADE A RENCONTRER LE SEIGNEUR?*

*»1. Par la qualité de charité fraternelle: patience, bonté, écoute...*

*»2. Par le témoignage de notre vie:*

*— »On regarde celui qu'on aime et qui nous aime.*

*— »On écoute celui qu'on aime et qui nous aime.*

— *»On imite celui qu'on aime et qui nous aime.*

*»Oui, chaque malade est appelé à vivre ce témoignage auprès de ses frères, chacun selon son état, son milieu, ses rencontres...*

*»Il y a, à travers la Fraternité, tant de malades qui sont allés à leurs frères souffrants. Ils y sont allés avec tout leur cœur, tels qu'ils sont, ni meilleurs, ni pires. Et sans le savoir... comme je le fais, ils ont porté le Seigneur à leurs frères... et auront été pour eux la lumière qui donne un sens à leur vie, et la vraie joie...».*

Le Congrès de Strasbourg eut une grosse influence au plan international. Mais il eut une autre conséquence dans la vie du Père François. Il lui parut évident qu'il devait se décharger de la responsabilité de l'aumônerie nationale pour se consacrer entièrement à la tâche internationale car il était capital qu'à ce niveau, le Mouvement demeurât fidèle à ce qui apparaissait comme l'appel de l'Esprit- Saint.

## CHAPITRE VII

### *L'Aumônier International*

La Fraternité ayant franchi les frontières, il était nécessaire, pour qu'elle soit fidèle à l'intuition du fondateur, de constituer un Comité International. C'est en 1960, à Bury, en France, que se réunit le premier Comité International «provisoire». Etaient présents des Belges, des Allemands, des Suisses et des Français. Mais pour ne pas sembler se donner un tel titre de façon anarchique et pour avoir déjà un certain caractère officiel, on avait invité l'évêque du diocèse, Monseigneur Renard, qui présida la Session.

Le Père François rappela l'histoire du mouvement et lentement il proposa chacun des huit articles de la Charte. Après un large échange, on procéda aux élections pour constituer une «équipe de tête». Evidemment le Père François fut unanimement déclaré Aumônier. La présidente élue malgré ses objections, fut Kaethe Hoffmann, de Trêves et la secrétaire fut Jacqueline Lateltin, de Fribourg en Suisse.

Deux ans après, ce fut à Trêves que se tint le Comité Provisoire de la F.C.M.H. Chaque délégation présenta son compte rendu d'activité et les questions à étudier. On décida que désormais le Comité comprendrait, outre l'équipe de tête, un délégué national et l'aumônier national de chaque nation. D'autre part on demanda unanimement que le Père Cazenave et Alice Hutin qui avaient si bien travaillé à l'expansion internationale, fassent partie de l'équipe de tête. Enfin le Père François fit le compte rendu des démarches entreprises auprès des instances romaines.

Deux ans après, c'est en Suisse, à Fribourg, que se réunit le troisième Comité toujours provisoire. Une nouvelle nation y participait, l'Espagne, qui semblait vouloir rapidement progresser. La Présidente annonça que la Fraternité commençait au Canada, au Cameroun, et à Madagascar, chez les lépreux d'Ambrosita. Enfin l'officialisation de la Fraternité Internationale commençait, car était présent Monsieur Habitch, secrétaire permanent à Rome des Organisations Internationales Catholiques.

C'est pourquoi le Père François jugea bon de préciser un aspect du mouvement qui lui était cher. Laissons lui la parole.

*«La Fraternité ne doit pas être une belle pyramide: si elle est construite en pierres friables, elle s'effondrera.*

*»Que faire pour éviter cela? Travailler la construction à la base. Lancer des humbles, des petites gens de condition modeste, cachée,*

*isolée, au contact avec leurs frères et soeurs malades. C'est parmi eux qu'on trouvera des responsables. Il faut leur donner la joie d'être "considérés" par nous. Leur première réaction est toujours un étonnement: "Vous me faites confiance? Vous me croyez capable?"*

*» Allez chercher des responsables là où personne n'ira les chercher; chez les humbles, il y a des richesses insoupçonnées».*

En 1965, c'est Barcelone qui accueille le même Comité provisoire. Là le Père François dit son enthousiasme à la lecture de l'Encyclique de Paul VI, «Ecclesiam suam», qui correspondait merveilleusement à la conception de la F.C.M.H. Rappelant que la forme d'évangélisation du mouvement est la fraternité, il précisait: *«Ne dites pas que la fraternité est le moyen pour amener à l'évangélisation. Elle a valeur par elle-même. Elle met le malade en contact avec l'Amour du Christ, puisque nous l'aimons de Charité, de la vertu théologique de Charité».*

*«Cet Amour, je le manifeste dans le dialogue, le malade sent quelqu'un qui l'aime. Il sort de sa solitude. Par le dialogue, il a le sentiment d'apporter lui aussi quelque chose à son ami. Tout naturellement le dialogue deviendra dialogue de Foi, pas pour endoctriner, mais simplement, en étant ce qu'on est, en parlant comme on voit les choses, en ami».*

1966 est alors le grand événement. C'est le Congrès International de *Strasbourg*. Nous l'avons évoqué plus haut, du temps où le Père François était encore aumônier national pour la France tout en devenant international.

Or c'est justement là qu'il se rendit compte qu'il devait se démettre sa responsabilité nationale. Au prochain bureau national, il présenta sa démission. Evidemment on protesta: «La France est le berceau. Elle a besoin de fondateur!». Il fallut cependant être réaliste et on décida de proposer au Conseil Permanent la nomination de l'Abbé Delagoutte comme aumônier national. Mais on demanda au Père François de venir encore, comme «invité», aux réunions du bureau. Il acquiesça, mais avec une telle délicatesse que jamais il ne gêna son successeur. Bien au contraire, il manifestait pour lui beaucoup d'estime.

Désormais il disposait de plus de temps pour aller rencontrer les Fraternités Européennes. Il a même franchi l'Océan.

La Fraternité avait été importée au Canada, dans le diocèse de Sherbrooke, par une laïque, Madame Poirier, aidée par des Pères Camilliens, et encouragée par l'Archevêque, Monseigneur Cabana. Or la nouvelle responsable, Mme. Payette, insistait, insistait pour avoir la visite de Monseigneur François. Celui-ci, soucieux de voir la Fraternité s'implanter dans le Nouveau Monde en pleine fidélité à son esprit et à sa mission, décida de répondre à cet appel. Et voulant profiter de l'occasion pour rencontrer les autres évêques francophones, il demanda à son évêque de l'accompagner. Son neveu Luc, qui • était très passionné pour la Fraternité, faisait aussi partie de l'équipe.

L'accueil à Sherbrooke fut sensationnel. Dès le lendemain de l'arrivée, télévision, conférence de presse, puis rencontres diverses. Une journée de masse à Montjoie, au bord d'un grand lac, avec 150 malades, et la présence de l'archevêque qui présida une concélébration où le Père François fit une merveilleuse homélie.

Mais au cours des discussions qui suivirent, ce qui surprit les

Français, ce fut l'importance capitale que les responsables semblaient donner aux questions financières. «Comment, Monseigneur, équilibrez-vous le budget du mouvement?». Il faut avouer que, pour le Père François, ce problème n'avait jamais été préoccupant: il croyait à la Providence et pensait que le mouvement devait recourir à des moyens pauvres. Mais il était dans un monde où le dollar compte beaucoup. C'est la raison pour laquelle les responsables avaient établi des cartes de «membres de la Fraternité» avec cotisations correspondantes. Or jamais le Père François n'avait accepté cette manière de faire. Inlassablement il répétait: *«La Fraternité n est pas une association où on inscrit les membres et où on demande des cotisations. C'est un "mouvement" sans frontières. Dès qu'un malade est rejoint en amitié, il est rejoint par le mouvement»*. Aussi réagit-il nettement contre de telles méthodes.

Il dut aussi s'opposer à la remarque qu'on lui faisait qu'aux grands infirmes, on ne peut guère que demander qu'ils offrent leurs souffrances. *«Non!, répondit-il. Un grand infirme, il faut le libérer de sa passivité et de son repliement sur soi. Il faut l'ouvrir aux autres et l'éveiller à agir, quelque limité qu'il soit: c'est l'essentiel de la mission de la Fraternité»*.

Entre temps, l'équipe des trois Français était allée visiter l'Exposition Universelle de Montréal. Mais ils furent discrets. Ils étaient arrivés au Canada le jour même où de Gaulle lançait la fameuse phrase: «Vive le Québec libre!». Or si elle avait suscité chez beaucoup un grand enthousiasme, d'autres, même parmi les francophones, étaient plus réservés et critiquaient cette intervention dans les problèmes internes du Canada qui étaient déjà si compliqués.

Mais, ce qui était amusant, c'est d'entendre des Canadiens qui, voyant la démarche lente de ce grand français en costume et feutre noirs, disaient en montrant notre Père François: *«de Gaulle!»*.

Dans les jours suivants, ce fut la visite des évêques. A Montréal, le Cardinal Léger. On lit dans le journal de voyage du Père François: «Vu le Cardinal: il plane!». Puis l'évêque de Saint Hyacinthe, à Granby. Monseigneur Martin à Nicolet, et à Québec, l'auxiliaire de l'archevêque qui était absent: partout se manifeste de l'intérêt pour la Fraternité. Il était normal de passer une soirée à Notre Dame du Cap, le grand lieu de Pèlerinage tenu par les OMI; l'accueil fut très fraternel. A Trois Rivières, l'évêque reçoit à sa table les trois messagers, fait admirer sa cathédrale en ciment précontrain réalisé par des ingénieurs français, mais ne semble pas bien comprendre la Fraternité.

Le retour était riche d'espairs. Hélas! Même à Sherbrooke, la situation s'est ensuite dégradée. L'importance excessive donnée à l'organisation provoqua des divisions. Et le beau voyage au Canada se solda finalement par un échec que le Père François porte douloureusement.

Cependant le mouvement continuait de progresser. Au Comité d'Argenteuil, en Belgique, on prit connaissance d'un rapport tonique du Père Valton, fondateur de la Fraternité à Madagascar. Plusieurs centres nouveaux étaient nés; on avait même implanté deux foyers d'accueil et de rencontres pour malades et handicapés, on envisageait un centre à Tananarive: Madagascar était maintenant officiellement agréé.

Une autre réflexion occupa le Comité. On parla de «communautés de malades» qui naissaient ici ou là. Le Père François s'en félicita, mais flaira le danger de communautés refermées sur elles-mêmes et oubliant la

mission évangélique. Il apporta quelques précisions nettes:

1. La Fraternité va à tous, et ne s'enferme pas en groupe d'amis.
2. Elle demande le don de soi gratuit, qui se traduit par des actes: donner sans attendre quoi que ce soit en retour.
3. Elle voit les richesses de l'autre et le respecte tel qu'il est
4. Elle désire pour le frère le bien total: matériel, moral et spirituel: elle atteint la personne toute entière.
5. Pour cette raison, l'équipe est toujours accompagnée d'un prêtre.
6. En conclusion: à la question: «Combien avez-vous d'adhérents?» on doit répondre: «Aucun».

Cependant d'Espagne, la Fraternité est passée en Amérique latine. C'est un jésuite espagnol au coeur de feu, le Père Duato, qui l'a apportée au Pérou. Très rapidement elle prend racine et devient active et rayonnante; avec l'encouragement de l'archevêque, le Cardinal Landazuri-Ricketts.

Parti du Pérou, le mouvement s'étend à l'Amérique latine de façon étonnante. Déjà en 1969, le Père Duato parle d'implantation au Guatemala, au Brésil, en Colombie, en Argentine. Il semblerait que malades et handicapés de ces pays attendaient cette planche de salut et pour soutenir cet élan le Père Duato venait de publier un ouvrage: «L'Amérique du Sud dans ma valise: Ce que j'ai vu, et ce que j'ai pu faire pour faire connaître la Fraternité en Amérique du Sud».

Cette expansion chez les pauvres d'Amérique du Sud apporta une immense joie au Père François. Mais il se rendit compte que désormais il ne pouvait plus assurer seul l'aumônerie internationale. Il lui fallait un adjoint qui connaisse bien le mouvement qui puisse voyager facilement à travers le monde, et qui soit polyglotte, afin de correspondre plus facilement avec les diverses nations. Il le trouva en Suisse. Le père Patois était aumônier du mouvement en Suisse Romande, et il parlait couramment l'allemand, l'italien et l'espagnol: c'était un don de Dieu! Le père François le proposa donc comme aumônier adjoint au Comité de 1970.

Il est intéressant de savoir comment l'adjoint jugeait son «patron». Voici son témoignage: «Nous avons eu dix ans de collaboration internationale. Le Père François m'a appris ce qu'est l'Eglise à travers son amour pour les pauvres, pauvres de santé, et souvent pauvres d'argent. C'était un homme de prière: il était même tout entier prière. Il aimait la hiérarchie de l'Eglise. Bien des fois il m'a confié sa peine en entendant quelqu'un parler négativement du pape, d'un évêque ou d'un prêtre. Sans nier les limites des hommes, il avait

le sens du ministère épiscopal et sacerdotal. Enfin c'était un prêtre: à son exemple, je me suis senti attiré à laisser grandir en moi le prêtre que je suis, selon le Sacerdoce de Jésus Christ».

On dit parfois qu'il n'y a pas de saint pour son valet de chambre: le témoignage d'un adjoint de dix années est significatif.

Désormais toute l'activité de l'équipe et du Comité International sera polarisée sur la préparation du *Congrès de Rome*, prévu pour 1972.

Ce Congrès fut extraordinaire: 320 malades et handicapés de douze nations rassemblés à Rome: Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, Suisse et Yougoslavie. Deux évêques les accompagnaient, celui de Verdun évidemment, et Monseigneur Bulet, auxiliaire de Fribourg,

ancien aumônier de la Fraternité, ainsi que soixante aumôniers.

Le débarquement à Domus Mariae était bouleversant. Beaucoup de ces malades, surtout étrangers, n'avaient jamais vu ce Père François dont ils entendaient tant parler. Ils pleuraient d'émotion en le découvrant: c'était vraiment «le Père» qu'on rencontrait enfin.

Ce ne fut pas un congrès touristique. On a beaucoup travaillé. Le programme comportait trois grands thèmes. Chacun avait été préparé par des échanges entre trois nations. Le premier étudiait pourquoi malades et handicapés doivent avoir une place dans le monde d'aujourd'hui. Si certains pays ont fait des progrès qu'il faut encore continuer, d'autres ont à peu près tout à faire en ce domaine. Le second thème précisait que malades et handicapés doivent être reconnus dans leur dignité, et non, comme souvent, être traités en objet. Le troisième thème rejoignait de plus près la Fraternité: les malades et handicapés ont besoin, pour s'épanouir, d'une communauté fraternelle. Chaque exposé était suivi de carrefours dont les réactions et questions remontaient ensuite en assemblée générale. On disposait d'une bonne traduction simultanée.

Au cours des échanges, le Cardinal Villot, Secrétaire d'Etat du Saint Siège, est venu participer à une séance. Le Père François, qui l'avait connu à Paris, puis à Lyon, était allé le saluer. Mais c'est lui qui avait exprimé le désir de venir rencontrer le Congrès. Il fut bien applaudi, mais sa présence n'a nullement intimidé les intervenants.

Une des richesses de ces assises furent les partages fraternels. La diversité des langues ne les empêchait pas. On arrivait à se comprendre. Et tout se vivait dans un climat d'entraîn, de joie qui surprenait ceux qui en étaient témoins. Les jeunes Italiennes qui faisaient le service ont demandé au Père Patois un entretien. Elles avaient une question à lui poser: «Comment se fait-il que ces gens qui sont tous plus ou moins infirmes, soient si joyeux tandis que nous qui sommes jeunes, qui avons la santé, un bon emploi, nous n'arrivons pas à être heureuses?». Il leur a répondu simplement: «C'est le fruit de la Fraternité!».

Le congrès a eu la chance inespérée d'une audience du Pape Paul VI «rien que pour nous». Le Père François et son évêque, en écrivant au Pape pour solliciter l'audience, avaient eu soin de bien expliquer dans leur lettre les caractéristiques de la Fraternité Catholique des Malades et Handicapés. Ils craignaient un peu un discours sur le thème classique de la prière et de l'offrande des souffrances comme étant la mission spécifique des malades. Ils savaient en effet qu'il existait en Italie un mouvement de malades sous le titre inquiétant de «Volontaires de la Souffrance». Il était nécessaire de s'en démarquer.

Une audience de trois cents handicapés dans un Grand Salon situé au troisième étage du Palais du Vatican n'est pas chose courante. Les gardes Suisses y perdaient leur sérieux. Jamais sans doute les ascenseurs n'avaient eu à importer autant de voitures. Jamais sans doute on n'a entendu tant de rires et d'éclats de voix. Et tous s'émerveillaient des ornements et décorations des galeries, en ce Palais qu'ils n'avaient sans doute jamais rêvé de voir un jour.

Enfin tout l'effectif fut rassemblé dans un vaste salon. Les voitures encadraient l'estrade occupée par le trône du Pape. Tous les autres étaient derrière eux, sur des banquettes. Un prélat arriva. Le calme se fit, et le Pape Paul VI apparut, provoquant un joyeux applaudissement auquel il

répondit en souriant.

Quand il eut pris place sur l'estrade, l'évêque de Verdun le salua et le remercia au nom des Congressistes, et au delà du mouvement lui-même, représenté par des délégués de douze nations.

Puis ce fut un émouvant et magnifique discours: une véritable authentification pontificale de la «Fraternité Internationale Catholique des Malades et Handicapés», telle que l'avait conçue et enfantée le Père François. Quelques citations sont révélatrices.

«Le Dieu Créateur vous appelle, vous aussi, à participer, en responsables, à son oeuvre merveilleuse, à la développer, à la parfaire. Avec les talents qu'il vous a confiés, et qu'il vous revient de découvrir et de faire fructifier, vous pouvez contribuer à construire un avenir plus beau, un monde plus riche de vitalité, une société plus fraternelle».

«Mais ce projet dépasse les forces de l'homme livré à lui-même. Le Christ a racheté le monde de l'orgueil, de l'égoïsme, de la mort, au prix de son labeur humain, de ses souffrances, de sa Passion, ou plus exactement de l'amour avec lequel il les a assumés. Avec Lui, vous êtes étroitement associés à cette oeuvre de relèvement, de salut, d'enfantement laborieux d'un monde nouveau».

«Enfin, sortant de l'isolement où risquerait de vous enfermer votre situation, vous vous efforcez d'instaurer entre vous une vaste fraternité, de multiplier vos échanges, d'approfondir vos liens, de résoudre ensemble vos problèmes.

«Oubliant vos propres misères, vous vous ouvrez à celles des autres, mieux encore, vous marchez ensemble vers votre relèvement». (Ici le Pape a interrompu sa lecture pour s'écrier: "Que c'est beau! Que c'est beau!"). N'en doutez pas, par ce don réciproque, vous vivez l'essentiel de l'Évangile...».

«Dans cette oeuvre d'espérance et de charité, qui seront les apôtres des malades et des handicapés sinon les malades et les handicapés eux-mêmes...».

Avant de donner la bénédiction, le Pape salua en quelques mots les congressistes de langue allemande, anglaise, italienne et espagnole. Puis, accompagné du Père François, il fit le tour des voiturettes pour serrer la main de chaque handicapé-. Il s'approcha des autres, saluant tel ou tel que lui présentait le Père. Un grand handicapé à qui il avait serré les deux mains déclarait: «C'est le plus beau jour de ma vie après mon mariage».

A la fin, après avoir remercié les deux évêques, il prit le Père François par les épaules, il lui dit: «Soyez fort et persévérant!» et il l'embrassa. Alors ce fut une explosion d'applaudissements et de cris qui accompagnèrent le départ du Pape, et le geste du Père François écrasant quelques larmes.

Ce que fut cette rencontre, c'est Jacques Beaugé (alias Jacques Lebreton), qui l'a exprimé.

«Ce qui a été pour moi la journée fondamentale de notre rencontre, c'est précisément celle qui n'a pas été du congrès: La visite au Vatican!

»Vous savez, moi, le vieux communard que j'ai été, je n'ai pas pu me trouver dans ce palais du Vatican sans être meurtri à un certain point. Je suis aveugle et n'ai pas vu la salle. Mais quand on m'en a fait la description et qu'on m'a parlé de ces murs en mosaïques de marbre, j'ai

pensé qu'il y a bien des gens que nous aimons, avec qui nous aimerions partager notre Foi, et que nous ne pourrions pas amener au Vatican parce que le décor les heurterait, leur ferait mal- Je sais, l'Eglise est prisonnière de 2.000 ans d'histoire. Mais lorsque Paul VI est arrivé, j'ai eu une impression tout à fait différente. J'ai eu le sentiment de me trouver devant quelqu'un qui nous aimait. Et cela m'a bouleversé. Je n'ai pas très bien entendu tout ce qu'il nous a dit, mais devant nous, nous avions un coeur, quelqu'un qui comprenait nos aspirations. C'est extraordinaire: cette scène a été essentiellement visuelle, et c'est moi, l'aveugle, qui en parle!

»Ce qui m'a le plus ému, ça a été le moment où le Père François et Paul VI se sont rencontrés. Le fait que nous soyons là, à 400, handicapés, béquillards, cannes blanches, fauteuils roulants, à 400 autour du Père François pour rejoindre le Pape, ça, c'est tout un programme, c'est tout un plan d'action, c'est une suite pour demain».

L'audience fut le sommet, non le terme du Congrès: Nous n'avions pas fini nos travaux. Précisément, à la séance du soir, il y eut un affrontement passionné sur la question de savoir si la prière spécifique du malade est l'offrande à Dieu de sa souffrance. Les uns soutenaient la thèse traditionnelle, mais les autres, préoccupés de ne pas replier le malade sur sa maladie, protestaient en disant: «La souffrance est un mal dont il faut libérer le malade. Le *mal* n'est pas matière d'offrande à Dieu qui condamne le *mal*».

L'affrontement était passionné: on le devine. Il atteignait vitalemment les congressistes. Pour en sortir, on demanda l'arbitrage du Père François. Calmement, sagement, il demanda un délai: «Je répondrai demain». C'était laisser les passions se calmer. C'était pour lui le temps de se recueillir et de prier.

Le lendemain, les uns et les autres attendaient ce qu'il allait pouvoir dire, et à quel camp il allait donner raison. Or l'exposé qu'il a fait fut si remarquable, à la fois si hautement théologique, s'enracinant dans le Mystère Pascal, si familier et caractéristique de son style, et si immédiatement pastoral, que sur cette grave et difficile question, il vaut la peine de le rapporter intégralement tel que le magnétophone l'a enregistré.

### LE PROBLEME DE LA SOUFFRANCE

On a fort bien exprimé comment le malade et le handicapé sont des personnes humaines et ont droit à toute la dignité de personnes humaines. On l'avait déjà dit d'une autre façon dans la première partie, en montrant que le malade et le handicapé ont à tenir dans ce monde qui se développe, une place utile à la construction de ce monde. Tout cela a été fort bien dit.

Cependant, ce n'est pas complet. La foi, et remarquez bien le mot que je dis, la foi CHRETIENNE, et seule, la foi chrétienne, nous permet de découvrir une dimension de la dignité du malade et du handicapé. Cette dimension, elle vient de Jésus-Christ lui-même. Nous n'avons pas à juger Dieu, lui demander pourquoi il a fait un plan créateur, un plan rédempteur de telle ou telle façon. J'ai été frappé, hier, en entendant le Souverain Pontife dire textuellement:

«Le Christ a racheté le monde de l'orgueil, de l'égoïsme, de la mort, au prix de son labeur humain, de ses souffrances, de sa Passion, ou, plus

exactement, au prix de l'amour avec lequel il les a assumés...»

Donc, le plan de Dieu, est cela. Vous penserez peut-être que vous auriez mieux aimé un autre plan... Vous préféreriez que le Seigneur nous rachète dans la facilité, dans la joie, dans tout ce que vous voulez!... Moi, je ne peux pas changer le plan de Dieu. L'homme est sauvé par le Christ Crucifié... Voilà comment il nous a sauvés. Ce faisant (et je vous demande de faire très attention à cette idée), ce faisant, le Christ a donné à sa souffrance une signification, une efficacité fantastique.

—Comment, fantastique?

—Vous trouvez que ce n'est pas fantastique, que par ses souffrances de la Croix, Jésus-Christ a effacé nos péchés, nous a donné la filiation divine, et nous entraîne tous vers un avenir fantastique: le bonheur éternel du Ciel?... Voilà ce que signifie pour nous la souffrance du Christ.

Or, l'homme qui souffre est grand aux yeux du croyant, parce que, comme je vais l'expliquer un peu longuement tout-à-l'heure, il est associé à cette souffrance du Christ. Mais avant de vous développer cette idée, une parenthèse.

Si la souffrance a une telle efficacité et donne à l'homme une telle dignité, est-ce que je vais prendre plaisir à me faire souffrir?... Est-ce que la femme qui voit son mari agoniser, va rire à côté de ce lit de douleur, en disant: "Quel bonheur que tu souffres! Comme je suis heureuse de devenir veuve!...". Vous voyez cela, vous?!...

Si la souffrance est belle, souffrons!, souffrons! —La mère qui accourt au lit de son fils accidenté va-t-elle le prendre dans ses bras avec des cris de joie?...

Vous voyez bien que cela n'est pas possible. Dieu ne demande pas cela. La souffrance, en elle-même, est un mal. La maladie est un mal. La mort d'un être cher est un mal...

La santé est un bien.

La prolongation de la vie est un bien...

Et je lis avec plaisir que, il y a 150 ans, la moyenne de vie était de quarante ans, à peu près. Maintenant, il paraît qu'on arrive à 60 ans, 65 ans... et je dis: "Voilà déjà dix ans que j'ai gagnés en plus!...".

Eh bien, oui, on met tout en oeuvre pour guérir les maladies! Et je me souviens, c'est toujours un souvenir très profond chez moi, comment, étant jeune vicaire dans un pays de la Meuse, j'allais dans les quartiers entiers rongés par la tuberculose... et comment, maintenant, cette maladie est presque absente de mon pays, de ma région. On va tout faire pour guérir les maladies, tout faire pour éviter les accidents, tout faire pour prolonger la vie. La lutte contre le mal est saine.

Mais vous aurez beau dire et beau faire, vous n'enlèverez jamais la souffrance de la vie. Souffrances physiques: il y en aura toujours. Vous aurez beau bien arranger, bien équiper un amputé, il aura mal à son moignon, il ne dormira pas des nuits entières... Vous aurez beau donner des médicaments à un cardiaque, il ne pourra pas monter les escaliers... etc... etc... La maladie, la souffrance, dureront toujours...

Et puis une chose que certains malades oublient. Ils croient qu'il y a seulement la souffrance physique. Et les souffrances morales? Les échecs? Les impuissances à réaliser ce qu'on veut? Enfin, on dira tout ce qu'on voudra, la mort existera toujours, du moins, je le crois... La souffrance est donc ancrée dans notre nature humaine. Il ne faut pas s'en étonner, pour plusieurs raisons.

D'abord: Notre nature est imparfaite. La création de Dieu est

imparfaite. Son imperfection amène des souffrances.

Je pense à nos amis du Pérou qui, il y a deux ans dans un tremblement de terre, ont perdu un million de personnes... —Et les bateaux qui sombrent dans la mer?... etc...

Et puis, ah, mon Dieu! j'y pense souvent! S'il n'y avait encore que les souffrances venues de notre faiblesse humaine, ou bien les souffrances venues de la nature, il y en aurait déjà beaucoup. Mais il y a aussi les souffrances qui viennent du péché. De l'orgueil... Des luttes fratricides... des égoïsmes... des haines... On en accumule, des souffrances, dans la vie humaine, avec le péché... On ne devrait pas connaître tout cela, si la fraternité régnait dans le monde entier. Que d'innombrables souffrances seraient supprimées! Tous ces peuples sous-développés qui n'ont pas de quoi manger, mangeraient à leur faim!... etc... Donc, la souffrance existe.

Alors, c'est là où je vous demande de prêter attention. Jésus-Christ a fait cette merveille —je dis bien le mot "Merveille"—, de donner à notre souffrance, une signification, une réalité efficace. C'est dans l'Évangile. Est-ce que vous ne vous souvenez pas de cette parole de l'Évangile:

"Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il porte sa croix, à ma suite, et qu'il me suive".

Mon disciple, ce n'est pas 'mon apôtre'. Si quelqu'un veut être avec moi, si quelqu'un a foi en moi, croit en ma mission, qu'il porte sa croix... Et j'imagine toujours comme ça a dû faire drôle au public auquel Notre-Seigneur s'adressait. Pour nous, la croix, c'est quelque chose d'assez commun, mais en ce temps-là, il aurait parlé de potence. Ce n'est pas quelque chose de très agréable... Donc, porter sa croix, et le suivre...

Je développe une pensée de Notre-Seigneur. Elle se trouve encore dans l'Évangile, je n'invente rien. Que dit Notre-Seigneur? Que son disciple est en lui: "Toi en moi, moi en toi"... C'est-à-dire que disciples du Christ, nous sommes dans le Christ et le Christ est en nous, de façon à ce que nous et lui, nous ne faisons qu'un... Alors, faisons parler Notre-Seigneur pour que ce soit plus concret. Je l'entends me dire, à moi:

"Mon enfant, ta souffrance est devenue ma souffrance...  
ta souffrance va servir à te sauver parce que c'est ma souffrance  
Ta souffrance va servir à sauver les autres, parce que c'est  
[ma souffrance..."]

Il ne s'agit pas, par conséquent, de nous faire des rédempteurs autres que le Christ Rédempteur. Il s'agit de comprendre que nous sommes associés, pas l'un à côté de l'autre, mais en dedans, en compénétration... Nous sommes associés si intimement que la souffrance du Christ et notre souffrance, au regard du Père, c'est la même chose... C'est toujours son Fils qui souffre...

Voici l'éminente dignité de celui qui souffre... Et en pensant à cela, je m'écriai, dans le fond de mon cœur: "Comment, Seigneur, avez-vous pu concevoir un plan pareil? Donner une telle valeur à mes souffrances?!... Aussi ai-je été très content d'entendre le Pape nous dire, hier:

"Le Christ a racheté le monde en souffrant. Alors, vous êtes étroitement associés à cette oeuvre de relèvement, de salut, d'enfantement, pour construire le monde nouveau".

Le monde nouveau, ça ne veut pas dire mécaniquement meilleur, mais le monde nouveau cela va jusqu'au Ciel. Fabriquer ce monde de Fraternité

Universelle, d'amour universel, c'est ce à quoi nous travaillons par la souffrance...

Et alors, quand je réfléchis à cette doctrine, il me répugne (je vous dis mon sentiment tout simplement) de penser que cette doctrine n'est applicable qu'à quelques personnes extraordinairement religieuses, d'une vie spirituelle surélevée, qui se trouvent dans le fond des Carmels, ou encore les religieuses qui sont ici, et les prêtres, peut-être?!... C'est pas sûr! Bon! Et moi, je ne puis limiter, je suis universaliste sur ce point. Et voici comment je crois à l'immense amour de Jésus pour les hommes. Je crois tellement que la souffrance des hommes lui fait mal au coeur... Je crois tellement que les souffrances des hommes retentissent jusqu'au plus profond du Coeur du Christ. Alors, je crois qu'il prend facilement toutes les souffrances. J'allais dire, même celles qui sont supportées avec une certaine grogne, en rouspétant, en protestant, en se débattant, en disant "Non, je ne veux pas ça", etc... Oui, ce malade qui se débat dans son lit d'hôpital, qui "rousspète" tout le temps, eh bien, le Seigneur prend encore cette souffrance-là et lui dit "Hé, mon petit! Tu grognes! Mais tu es sauvé quand même".

Je vais jusqu'aux extrémités. On dit quelquefois: "La souffrance des enfants, à quoi ça sert?"... C'est pris comme souffrance du Christ.. Je crois que le Bon Dieu est extrêmement large... et il veut que la souffrance de tous les hommes les sauve et participe au salut du monde...

Voilà comment j'envisage le coeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ... avec cette bonté, cette tendresse.

Oh! Je désire qu'il y ait l'acceptation de la souffrance, car c'est à cette acceptation tout de même que le Seigneur nous appelle et quand ils nous donne la foi, une foi vive, il veut que nous allions jusqu'à un "OUI" filial... Et alors, l'avantage de ce "OUI" filial, c'est de nous faire vivre dans la souffrance avec un air de ressuscité... Et le Pape, il est encore entré dans ces idées, il nous disait hier:

"A nos yeux, vous revêtez l'aspect du Christ souffrant, tandis que dans nos coeurs, brille déjà la lumière du Christ ressuscité"...

Ce doit être ça qui a dû lui faire tant d'effet hier. Il avait l'air complètement bouleversé. Il était tout ému, parce qu'il voyait en vous une bande de "mal fichus ressuscités"!... Vous comprenez? Tant mieux!...

Alors maintenant, pratiquement, dans notre apostolat, comment allons-nous tâcher de faire passer cela? Car c'est très, beau d'avoir compris pour nous-mêmes, il faut faire passer cette doctrine.

Par notre action de Fraternité, qu'allons-nous faire vis-à-vis de nos frères et soeurs souffrants? Je distingue deux points importants:

*1er point:* Quand nous nous trouvons en présence d'un vrai croyant, il faut lui faire pénétrer ces vérités de foi, c'est nécessaire. C'est dommage de voir quelqu'un qui prie, quelqu'un qui aime Dieu, ne pas savoir que sa vie de souffrance a une telle valeur, une telle dignité. Il ne faudrait pas, par une espèce de respect humain, ne pas oser lui dire cela. D'ailleurs, ne croyez pas surtout que ceci n'est senti, n'est vécu, que par de grands intellectuels, par ceux qui ont fait des études de théologie... Que de fois, dans ma carrière de prêtre, auprès des infirmes et des malades (j'en ai connu des quantités, même bien avant de fonder la Fraternité), j'étais ému

de voir comment facilement, ils acceptaient cette pensée et la vivaient. Que de malades m'ont dit: "C'est pour vous, Monsieur le Curé, que j'offre mes souffrances". "C'est pour la Fraternité". "C'est pour la paix"... Une mourante m'a dit, pendant le Concile: "C'est pour le Concile que j'offre tout"... C'était pour le Concile qu'elle mourait... Ces braves gens, ces gens simples, mais c'est leur nourriture dans leur souffrance, c'est leur joie, c'est leur épanouissement de savoir qu'ils peuvent offrir et que ça fait quelque chose, et que c'est efficace, parce qu'ils sont le Christ souffrant...

En préparant mon discours, je me suis fait une objection. "Mais il y en a qui vont m'attaquer! Il y en a un qui va se lever et me dira: 'Vous êtes tout-à-fait en dehors de la Fraternité!'. La Fraternité, c'est... 'Nous voilà vivants!'. La Fraternité c'est 'Lève-toi et Marche!... Et on veut rendre les malades actifs, développant toutes leurs responsabilités'..."

Je n'exclus rien de tout cela. Je suis le premier à dire à un handicapé: "Sois actif! Déploie tes forces de vie, rentre dans la société, prends un métier si cela t'est possible; fais tout ce que tu peux pour vivre comme les autres... Mais dans ta part de souffrance qui te reste quand même, je te dis: Pense à cette dignité surnaturelle que tu as..."

Il faut faire comprendre cela aux malades croyants.

Mais, *deuxième point*, quand nous sommes en présence des croyants qui ne vivent pas leur foi:

"Est-ce que Dieu existe?... —Oui, Monsieur le Curé!  
-Jésus-Christ?... —Il était le fils de la Sainte Vierge...  
—Et puis? —Il est mort sur la croix pour nous..."

Tout cela est su, mais ce n'est pas vécu. Et, à côté de ceux-ci, il y a les indifférents, et ceux qui n'ont pas la foi du tout. Si vous racontez à tous ces genres de malades ce que je viens de vous dire, ils ouvriront de grands yeux, ils ne comprendront rien. Ils diront: "Qu'est-ce que c'est? C'est fou!..."

Alors, que faire près de nos frères qui nous semblent inaccessibles à ces vérités si merveilleuses?

Premièrement, TEMOIGNER. Vous comprenez ce que cela veut dire: "Témoigner...". Vivez votre vie comme je viens de vous le dire. Votre vie si éprouvée qui comporte tant de souffrances, que vous vivrez, comme dit le Pape, à la lumière du Christ Ressuscité, que vous vivrez dans l'espérance et dans l'amour... Alors, votre frère incroyant ou très indifférent ouvrira de grands yeux; il se dira:

"C'est drôle! Il ne fait pas comme moi... Moi, je ne fais que d'être mécontent. Je fais souffrir mon entourage, parce que je ne peux pas vivre malade, je ne veux pas vivre comme malade... Et lui, il souffre plus que moi, et il est épanoui!..."

Votre frère se posera des questions. Et l'expérience prouve que, assez souvent, la question a sa réponse. Et l'autre comprend que c'est votre foi qui vous rend ainsi, et il est entraîné par vous vers la foi. Je pourrais citer des exemples, et je suis sûr que, parmi ceux qui sont ici, il y en a beaucoup qui pourraient rapporter des faits...

Donc témoigner. Et puis, autre chose, aider ces pauvres gens qui sont loin de Dieu, à ne pas se replier sur leur souffrance, à aller vers les autres, à être plus sensibles aux souffrances des autres qu'à leurs propres

souffrances. Ce faisant, ils sont sur la bonne route, la route qui mène à Dieu...

Voilà ce que j'ai pensé vous dire. Je terminerai par un souvenir qui est resté au fond de mon âme. Après une session nationale espagnole, on m'a emmené à quelque cent kilomètres de Madrid, dans un pays qu'on appelle la Vallée des Tombés... C'est un énorme monument qui a été construit à la mémoire de tous ces pauvres gens qui sont tombés pendant cette terrible guerre civile qui a eu lieu dans les années 1936 et suivantes. Il y a une grande chapelle souterraine creusée dans la montagne. Et dans cette chapelle, il y a un dôme. Et dans ce dôme, il y a une grande mosaïque... Et je me souviens. Je suis resté plusieurs minutes à regarder cette mosaïque. Elle m'a fait du bien. Je l'ai trouvée splendide.

Qu'est-ce que cette mosaïque? C'est un rond, et tout autour de ce rond, montant vers le sommet, il y a des grappes humaines, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, de tous genres, on ne voit pas trop ce que c'est, ce sont des hommes. Ils forment des pyramides, et puis au centre du dôme, il y a le Christ, et à côté du Christ, la Sainte Vierge... Et on sent tous ces hommes qui montent vers Dieu, ce million d'hommes qui a souffert, n'a pas souffert pour rien... Il est monté vers le Seigneur.

Voilà ce que signifie cette belle mosaïque, et je la regardais avec émotion en me disant "C'est comme ça, c'est par la souffrance que Dieu attire les hommes à lui, et les sauve..."

Et je vais terminer en citant quelques paroles du Pape:

"Oui, dans l'Eglise, vous êtes les pauvres de santé, qui avez besoin de l'aide de vos frères bien-portants, et vous enrichissez ces frères, parce que vous leur apportez l'essentiel: l'Espérance et l'Amour"...

Telle est la grande dignité du malade  
au regard de la foi.

Rome ne fut pas un terme, mais au contraire, un redépart. Le mouvement continue son expansion. Les comités internationaux font leur tour d'Europe. A Vienne en 1974, où se précise le rôle des responsables de la Fraternité. En Allemagne à Frankfort, deux ans après, on repose des problèmes d'organisation: dans quelle catégorie doit-on ranger la Fraternité Catholique des Malades et Handicapés? Et voilà une improvisation merveilleuse, bien dans le style du Père, et précieuse pour le mouvement.

#### **FRATERNITE, QUI ES-TU?**

"Voilà une affaire qui naît, dans quel tiroir allons-nous la mettre?"

— *Action catholique spécialisée?*

Non, ils font des réunions de masse.

— *Action familiale?*

Non, ils atteignent des célibataires!

— *Action sociale?*

Non, ils ont un désir de faire avancer les malades vers le Christ Ils ont des aumôniers!!

— *Action apostolique?*

Non, ils s'intéressent à la santé des malades, à leur genre de vie...

FRATERNITE, QUI ES-TU?

Tu ne vas tout de même pas exiger qu'on fabrique un tiroir exprès pour toi!

J'ai toujours été très décontracté à ce sujet et j'ai répondu: 'Je ne sais pas'.

Laissez-moi vivre... ne m'étouffez pas.

La Fraternité? Ce quelle est?

Venez et voyez. Ceux qui ne veulent pas voir, tant pis pour eux.

Fraternité, qu'es-tu?

Le Christ a dit: 'Aimez-vous les uns, les autres'.

A ce signe, on vous reconnaîtra pour mes disciples.

'Voyez comme ils s'aiment' disait-on des premiers chrétiens.

La Fraternité veut porter l'amour dans le monde des malades.

L'amour rend clairvoyant.

Il fait découvrir les qualités de l'autre.

Il fait comprendre les besoins de l'autre.

*Besoins multiples: Besoins familiaux "*  
culturels matériels

Satisfaire tous ces besoins par des apports?

Non, mais en aidant le frère malade à résoudre lui-même ses besoins... à faire preuve de volonté d'initiative; chacun vit selon ses forces, ses possibilités. Les exemples sont innombrables.

Tout ceci est à objectif limité, mais quelle joie éprouvent les malades de faire ces réalisations.

J'arrive aux besoins spirituels. Non pas parce qu'ils arrivent après les autres car tout s'imbrique l'un dans l'autre. Il faut arriver à ce que le spirituel soit le premier à satisfaire.

Le vrai responsable de fraternité a une grande envie de donner le Christ à tous ses frères malades, de faire connaître Celui qui est le tout de sa vie. D'abord, il admire ce que Dieu fait dans son frère, sans rien lui cacher de sa vie chrétienne personnelle. Des échanges spirituels se produiront sans doute, il est près de son frère le visage du Christ.

A mon sens, *toute l'action tant naturelle que spirituelle est évangélisation.*

Voilà la promotion étonnante qui se fait dans le monde des malades par centaines de milliers, aussi bien dans les nations nanties que dans le tiers-monde. C'est ce qui brûlait dans le coeur du Père Duato pour ne citer qu'un mort.

Je crois que cette action, si elle est assez développée, aura une influence sur les bien-portants. Ils seront sensibilisés au problème des malades. L'Etat et l'Eglise s'interrogeront sur le bien de ces hommes malades, si désireux de vivre pleinement tant sur le plan naturel que spirituel.

Je crois que, comme cela s'est déjà produit, les hommes transformés par la Fraternité s'engageront dans le domaine social. Qu'ils disent: 'C'est à la Fraternité que je dois cela' ou au contraire, qu'ils ne le disent pas, cela n'a pas d'importance.

Laissez la Fraternité faire son travail sans étiquette.

Surtout, ne la défigurez pas, elle est trop belle"».

Un autre problème s'est posé, celui de *l'oecuménisme* dans le mouvement. En Suisse, en Allemagne, en Hollande, et plus encore peut-être, en Amérique latine, la Fraternité rejoignait des malades et des handicapés protestants. Bien sûr qu'on ne pouvait que s'en réjouir. Mais deux dangers devaient être évités: soit de faire du mouvement un instrument de prosélytisme pour attirer les protestants dans le catholicisme, soit de glisser vers un confusionnisme où on gommerait toute différence. Le Père François, qui avait étudié dans cette perspective les textes conciliaires, en tira deux conclusions sages: d'une part, si des protestants viennent au mouvement, qu'ils le fassent en lien avec leurs pasteurs, et que ceux-ci puissent être invités aux journées de masse; d'autre part que pour la prière commune on évite ce qui divise, mais que pour la célébration Eucharistique, on se sépare afin d'être fidèles à la Foi de chaque confession et à la discipline de l'Église Catholique.

Et la décision commune fut de changer le nom du mouvement, qui désormais pour être plus vrai, s'appellerait: «Fraternité Chrétienne Internationale des Malades et Handicapés».

Au Comité de Ciney (Belgique) en 1980, il est savoureux d'évoquer l'intervention des responsables Sud-américains. Chez eux, la Fraternité progressait à pas de géants, avec un enthousiasme extraordinaire. Aussi après avoir présenté leur rapport, ils sortirent en conclusion un document rédigé en forme pour proposer le Père François pour le Prix Nobel. On devine l'ahurissement du Père: «Qu'est-ce qu'ils disent? Mais vous êtes fous. Mais c'est de la plaisanterie. On a un programme sérieux»... Les Sud-américains n'ont pas compris. Ils ont protesté: «Nous les handicapés, en Amérique, on n'existe pas. Vous nous avez mis debout, vous nous avez donné la parole. Vous nous avez rassemblés. Vous avez fait de nous des responsables. Il y a bien des «Prix Nobel» qui n'en ont pas fait autant». Mais le Père est resté intraitable et les Sud-américains ont replié leur document bien déçus.

Une anecdote enfin caractérise la «manière» de l'aumônier international. Son adjoint, le Père Patois, était allé pour la première fois rencontrer les groupes nés dans l'immense continent sud-américain. Il avait fait un rapport tout vibrant d'espérance. Le lendemain le Père François vient en parler à son évêque. Il ajoute: «Il faut que nous nommions un aumônier continental pour l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. Mais pour cela, il faut lui envoyer deux millions (anciens) car il ne peut se déplacer qu'en avion». L'évêque s'informe: «Vous les avez les deux millions?». Réponse: «Non, mais le Bon Dieu le sait bien». Or le lendemain l'évêque le rencontra: «Vous savez, Monseigneur, les deux millions, je les ai. J'ai reçu hier un chèque... pour l'Amérique Latine!». Telle a été souvent sa manière de régler les problèmes d'argent!

Mais petit à petit ce n'était plus son souci. Le Comité International avait pris ces questions en main. Lui continuait d'exercer son rôle d'aumônier et de fondateur. Mais déjà en 1978, à Loyola, où 19 nations étaient représentées, il songeait à sa démission. C'est en 1980, à Ciney, qu'il la présenta fermement.

## CHAPITRE VIII

### *La Spiritualité du Père*

«Il m'a pris par la main et m'a conduit sur ses chemins... et quels chemins!».

Celui que le Seigneur a pris par la main avait d'heureuses dispositions naturelles que la Grâce a fécondées. Parmi celles-ci, est-il incongru d'évoquer une maladie précoce? «J'avais 16 ans quand, au début d'une maladie qui devait être longue, j'ai lu "l'Histoire d'une Ame" de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus». Il en a été marqué pour la vie. Sa maladie a été pour lui une école de vie intérieure. Ce qu'il a reçu au cours d'années de séminaire interrompues par d'incessants congés, organisées en mi-temps, a été de ce fait très intériorisé, très personnalisé. D'où son aptitude à exprimer dans une langue simple et proche de la vie, une théologie aux perspectives très profondes. Il en avait conscience. Un jour, un prêtre, aux Journées spirituelles du mouvement, avait fait un exposé de haute théologie, mais difficilement accessible à l'auditoire. Son ami, le Père Cazenave, lui en fit la remarque. «T'en fais pas, lui répondit-il. Je vais repasser ça dans ma moulinette: ça ira tout seul».

Un autre trait souvent souligné par des amis d'autres régions, lui venait de sa terre: il était meusien. Il en avait l'accent, le parler lent — comme sa démarche. Il n'était pas bavard, lui qui a dû parler si souvent. Du rural, il avait le regard et l'expression concrète, souvent imagée, et le vocabulaire simple. Pour les malades et les handicapés, qui ont eux-mêmes un rythme lent et qui, il y a 40 ans, n'avaient pas fréquenté beaucoup l'école, ce mode d'expression lent et concret était très adapté et plaisait beaucoup.

Cette simplicité n'excluait pas une certaine malice. Il savait évoquer tel ou tel travers avec une mimique de comédien. C'était un des charmes de ses interventions dans les veillées où il lui arrivait de faire son numéro, mais sans jamais blesser personne.

Mais il est vain de vouloir distinguer ses dons naturels et ceux de la Grâce, tant il était habité par une envahissante spiritualité. C'est elle qu'il faut tenter d'analyser, mais non sans difficulté, car si elle était très unifiée, elle se manifestait dans une grande diversité d'application.

Le centre d'où tout rayonnait était la Sainte Trinité. Ce n'était pas pour lui un mystère abstrait, mais un principe de vie et de relation. Il faut lui laisser la parole.

«C'est avec amour que nous disons à Dieu: Père! Mais la plupart du temps, nous n'allons pas beaucoup plus loin. Si le Christ ne fait que fortifier cette notion de Dieu Père, ce n'est pas original. On l'avait découvert avant lui. Il s'agit de tout autre chose!».

»Jésus nous apprend qu'il est le Fils unique de Dieu. Dieu le Père donne tout son Etre à son Fils, sans en être appauvri. En regardant son Fils bien aimé, il donne un élan d'Amour infini. Le Fils, en regardant son Père, connaît un égal élan d'Amour qui devient un bien vivant. Jaillit de cet

amour réciproque une personne de même nature, et c'est le Saint Esprit.

» Voilà ce que nous pouvons balbutier au sujet de la Sainte Trinité: un seul Dieu en trois personnes.

» Cette merveilleuse richesse qui est entre son Père et lui, Jésus nous dit qu'elle est notre partage. Alors, être fils de Dieu pour nous, ce n'est pas une belle manière de parler de Dieu, de lui rendre amour pour amour, c'est une *réalité*.

» Jésus est "le Premier Né d'une multitude de frères". Il nous incorpore à Lui. Avec Lui, nous ne formons qu'un seul corps. Poussés par le Saint Esprit, nous, enfants de Dieu, nous crions: Abba, Papa. Nous avons le droit de dire le mot comme Jésus l'a dit.

» Le Père peut revivre en nous ce qui se passe entre son Fils Eternel et Lui».

Des théologiens sourcilleux pourront peut-être critiquer telle ou telle expression. Mais les malades comprenaient cette langue et vivaient cette spiritualité.

Il avait savouré cette paternité de Dieu chez Sainte Thérèse de Lisieux. Il s'était laissé «séduire» par cette découverte de l'Amour divin, et comme Thérèse, il était entré dans les voies de l'enfance spirituelle. Il en a gardé, jusqu'en sa vieillesse, une certaine jeunesse d'enfant, un don d'émerveillement, cet émerveillement devant l'expansion de la Fraternité, comme s'il n'y était pour rien. «Tu te rends compte, écrivait-il à une de ses filles, jamais je n'ai imaginé ça». Il s'en réjouissait avec une simplicité toute évangélique.

C'était le reflet de son humilité, nourrie aussi des réflexions de Sainte Thérèse. «Restons bien loin de tout ce qui brille, disait-il. Aimons notre petitesse. Aimons ne rien sentir. Alors nous serons des «pauvres d'esprit», et Jésus viendra nous chercher. Si loin que nous soyons, il nous transformera en flammes d'amour... Cette vie d'amour ne va pas sans faiblesses, sans retour en arrière, sans infidélité. Mais l'amour sachant tirer parti de tout, a bien vite consumé ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant qu'une humble et profonde paix au fond du cœur».

C'est par Jésus que le Père François vivait son union au Père. Il était nourri de la théologie du Corps Mystique, de l'identification au Christ. Il a lu et relu l'Évangile dans cette perspective, et pour lui, comme pour Saint Paul, la vie chrétienne consistait à «vivre le Christ». Il insistait tout particulièrement sur cette identification dans la souffrance. Il écrit à une de ses filles gravement malade: «Tu es angoissée. Tu vois la mort comme un repos. Tu es dans le tunnel. Ce sont des moments où il faut vivre une foi pure, d'une confiance absolue, toute pure aussi. Jésus, je crois à ton Amour infini: je crois que je suis pour Toi sujet d'amour. Mais tu veux m'associer à ton agonie. Tu as connu ce moment à Gethsémani, sur la Croix. Quand au jardin tu étais prostré à terre, quand sur la croix tu disais: «Mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné?». Il y aura jusqu'à la fin du monde pour les amis de Jésus, de ces moments où ils seront tellement semblables à Jésus Rédempteur —comme je te disais, corédempteurs—, non à côté de Lui, mais en Lui, pour travailler avec Lui au Salut du monde: voilà ta vie actuelle».

C'est le rôle de la Vierge Marie de nous aider à vivre de plus en plus profondément cette identification à Jésus. Marie tenait une grande place dans la spiritualité et le cœur du Père François. Elle avait accompagné toute sa vie: Notre Dame des Vertus à Ligny, Notre Dame des Clefs à

Saint Victor, Notre Dame de Verdun à la Cathédrale, et surtout: Notre Dame de Benoite Vaux. Près d'elle il a préparé son sacerdoce. C'est chez elle qu'il a été ordonné prêtre. Et c'est chez elle aussi qu'est née la Fraternité Catholique des Malades et Handicapés. Aussi c'est chez elle que chaque année se rassemblaient des centaines de malades de toute la Meuse et au delà, pour la retraite qui était le grand moment spirituel de l'année.

Le Père François avait pour Marie une dévotion très affectueuse, mais doctrinalement éclairée. Il avait goûté joyeusement ce qu'en enseigne le Concile. Il s'en expliquait à une amie protestante. «Je sais que certains de mes frères catholiques ont parlé bien sottement de Marie. A vouloir l'honorer, on en arrive à nier l'essentiel. C'est vrai que Dieu est tout proche de nous. "Moi en eux, eux en moi, un avec eux comme Toi, Père, et moi, nous sommes un". Je vois la Sainte Vierge comme une bonne maman qui prie pour nous et surtout nous aide à répondre au dessein de Jésus sur nous, à être fidèles à cette union divine qui est la nôtre. Dieu lointain est une grave erreur!».

C'est chez Notre Dame de Benoite Vaux que le Père François est devenu prêtre. Son sacerdoce est une dimension essentielle de sa spiritualité. Il était d'abord prêtre. Il l'était par l'Eucharistie. Sa messe était le sommet de sa journée, de sa vie. Lors de son jubilé de diamant, la première expression de son action de grâces fut pour les 22.000 messes qu'il avait célébrées. Du prêtre il avait également le sentiment de la paternité spirituelle. Nombreuses sont les personnes qui en ont bénéficié et qui avaient pour lui une affection filiale. Il l'exerçait à travers une abondante correspondance. C'est merveille de voir avec quelle sûreté de jugement spirituel, même dès ses années de jeune curé, il éclairait les âmes qui s'adressaient à lui.

C'était d'ailleurs un confesseur apprécié de beaucoup de monde, des Carmélites pour qui il était vraiment «le Père», mais aussi de nombreuses religieuses, de malades qui ne voulaient que lui, et de tous ceux qui fréquentaient son confessionnal à la Cathédrale. Chacun savait qu'à quelque heure qu'on le sollicitât, on serait bien accueilli. «On n'avait jamais l'impression de le déranger. Son écoute, ses encouragements, son pardon reflétaient vraiment la miséricorde paternelle de Dieu».

Prêtre au service de l'Eglise, il y accueillait avec une attention préférentielle les petits, les pauvres, mais sans séparer jamais riches et pauvres: tous étaient pour lui les enfants du même Père.

Il aimait l'Eglise. Il était passionné de sa mission d'évangélisation. Il souffrait de ses échecs et plus encore des abandons. Il aimait la hiérarchie, et son visage traduisait sa souffrance quand quelqu'un parlait mal du Pape ou d'un évêque. Avec ses évêques, il était d'une affectueuse délicatesse, d'une modeste déférence, et d'un grand souci de conformité doctrinale: avec beaucoup d'humilité, il venait soumettre à son évêque des documents importants qu'il adressait aux comités nationaux ou internationaux.

Les directives que, comme fondateur, il adressait à ces instances, révèlent aussi des aspects de sa spiritualité. Ecoutons-le.

«Que vos correspondances ne soient pas seulement administratives. Ecrivez-vous avec beaucoup de coeur: on ouvre le coeur des autres quand on ouvre le sien. (Que voilà le reflet d'un fondateur très humain!).

»La mission évangélique de la Fraternité est capitale.

»Tous ceux que vous visitez savent que vous les aimez. C'est l'intelligence animée par l'amour qui fait découvrir les vrais problèmes.

»Le premier commandement est formulé ainsi: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur *et* le prochain comme toi-même". Je n'aime pas beaucoup la conjonction *et*. Les gens croient que ce sont deux commandements différents. Entendons le ainsi: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur: l'amour du prochain montrera que tu aimes Dieu".

»Je pense à tant d'hommes dans le monde qui ne connaissent pas Dieu. Or en ces hommes, il y a du bon. Ils font des actes d'amour pour le prochain. Je pense que Dieu reçoit ces actes comme des actes d'amour pour Lui. "Celui qui fait la Vérité vient à la lumière". Faire la vérité, c'est faire une action qui plait à Dieu.

»Hélas, dans notre monde, on donne le nom d'amour à des actes mauvais, à des actes d'égoïsme. L'amour vrai doit être plus ou moins conforme à celui de Dieu pour nous: don à l'autre...

»Dieu ne nous impose pas des commandements impossibles. Il est en action pour nous aider à les vivre avec Lui: pour les chrétiens, par les Sacrements, pour les non-chrétiens, parce que Jésus est mort pour tous. Dieu nous tend la main à tous.

»Rappelez vous le titre du Père d'Argenlieu: "ET NOUS VOILA VIVANTS". Le but de la Fraternité est de rendre vivants tant de malades et d'handicapés qui jugent leur vie manquée.

»Le titre que j'ai choisi personnellement, c'est "LEVE TOI ET MARCHE". Tous les malades et handicapés doivent devenir des hommes debout.

»La double caractéristique de la Fraternité est l'unité et la diversité. Nous allons à tous les malades et handicapés: moteurs, tuberculeux, lépreux, cardiaques, etc. Tel a une foi vivante. Tel autre une foi en grand sommeil. Tel autre est incroyant... La Fraternité va aux plus pauvres: c'est vrai, mais aussi à ceux qui sont de condition aisée: l'argent ne manque pas, mais ce qui leur manque beaucoup, c'est le courage de vivre avec leur handicap.

»Il est émouvant de regarder la diversité des nations qui vivent la Fraternité, qui la vivent magnifiquement.

»Mais la diversité n'aurait aucun intérêt si on ne la vivait pas dans l'unité. Ne faites pas de la Fraternité quelque chose de vulgaire, de banal. On peut se mettre ensemble pour un objectif purement humain. Les associations de malades et d'handicapés ne manquent pas en Europe. Je les approuve.

»Notre Fraternité se base sur l'Evangile. "Mon commandement, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés". Allez à vos frères avec cet amour puisé dans le Christ: alors vous les aimerez et cette vie évangélique sera contagieuse.

»Ne faites jamais le compte de ce que vous avez réalisé. Parfois vous aurez de grandes joies, mais plus souvent, vous ne verrez pas le but réalisé. Envoyé en mission par Jésus, je remets tout dans les mains de Jésus.

»La vie de la Fraternité ne dépend pas de ceux qui sont à la tête. Elle dépend de tous ceux qui vivent à la base. Le corps est aussi nécessaire que la tête pour être vivant».

Après les orientations générales, il est intéressant de lire ce qu'il écrit à une malade qui commence d'implanter la Fraternité dans son pays. Ces détails très simples, reflets d'une expérience personnelle, mais nourris d'une théologie éclairée, font connaître le fondateur et sont précieux pour le mouvement.

«La Fraternité prend le malade dans sa totalité, comme Dieu l'a fait et le veut. Elle lui fait une obligation de se soigner, de se récupérer au maximum, de sortir toutes ses possibilités humaines, de se réintégrer au maximum dans son milieu de vie. Qu'il vive en homme responsable de lui-même, utile aux autres selon ce qu'il peut.

»Mais vous savez, par la Révélation divine que l'homme est appelé aussi à vivre une vie divine de fils de Dieu dans le Christ. Cette dimension, nous la voulons aussi pour lui.

»Certes nous ne l'imposons à personne pas plus que le Christ ne l'a imposée à quiconque. Mais nous faisons une vraie Fraternité, qui vécue selon l'Évangile est un témoignage qui ouvre le chemin de la vie divine. Quand l'incroyant aboutira-t-il à la connaissance et à l'amour du Christ? L'essentiel est qu'il s'en approche, d'abord en vivant la Fraternité telle que nous la vivons.

»Ne voyez pas la Fraternité comme une grosse montagne à déplacer, mais comme un courant simple, cordial, qui va vers les autres, vers deux ou trois pour commencer, puis cinq ou huit. Peu à peu ce sont d'autres malades plus nombreux qui sont visités, non par une seule personne, mais par d'autres, qui se mettent en route. On fait cela poussé par l'appel du Seigneur: "Aimez-vous les uns les autres". Il veut qu'on aille à ceux qui souffrent comme on irait vers Lui. On fait cela avec tout son cœur, mais en comptant d'abord sur Lui. Que ferions-nous sans Lui? Rien. Avec Lui? Tout!

»Sortez de vous-même. Sans doute il y a de vieilles habitudes de timidité. Mais cela se fait sans bruit, sans tam tam, par des contacts, par une vie très fraternelle. Le bien se fera, des malades revivront grâce à Dieu qui est en vous et qui vous aime.

»Des réunions se font là où on peut et comme on peut se réunir. On est ingénieux. On voit s'il faut que ce soit chez un grand infirme ou dans une salle, si tel infirme peut sortir ou non. Certains infirmes, qui jamais ne sortaient, commencent à sortir grâce à la Fraternité. Cela se fait tout seul!».

Constamment le Père François revient sur ce qu'il considère comme l'essentiel de la Fraternité, sur l'amour. Lui-même, qui au premier abord semblait froid, était en fait un grand affectif, d'une affection qui se manifestait jusque dans la tendresse. Le Père Caze- nave en a été un peu interloqué. Au début, il lui semblait que le père exagérait par sa façon de prendre les grands malades dans ses bras pour les embrasser. Mais il a compris que, dans ses témoignages affectueux, il n'y avait aucune recherche personnelle: c'était l'expression du don de lui-même.

Telle de ses filles écrit qu'elle hésitait à parler de l'amour que le Père avait pour elle. «Mais, dit-elle, j'ai compris que c'était l'Amour de Jésus qu'il me transmettait: la Source n'en était pas humaine, mais surnaturelle. Certes il était lui-même sensible et humain. Mais l'Amour de Jésus passait par son cœur, et allait à tous ceux qu'il rencontrait. Chaque personne recevait son attention, comme si elle était la seule qui comptait». De fait

ils sont nombreux ceux et celles qui ont été de sa part l'objet d'une tendresse paternelle.

Il analyse justement dans un billet les différences et les analogies entre l'amour humain et l'Amour de Charité.

«L'Amour humain a un rôle fondamental dans la vie:

— par la vie côte à côte, la *présence* physique: être à côté de l'être aimé;

— dans le temps de la séparation, par le *souvenir* qui comble le vide et allume le désir d'une nouvelle rencontre, mais purifie ce que l'amour peut avoir d'égoïsme et de possession;

— *Yaction* naît du désir de faire quelque chose pour l'être aimé;

La *Charité* est différente, mais comporte des analogies.

— Différente puisqu'elle est le fruit de la présence de Dieu en nous: elle est de l'ordre de la Foi qui alimente le désir qu'il soit plus présent encore.

— Analogue.

— La *présence* savourée, c'est l'oraison qui est nécessaire et demande qu'on en prenne le temps.

— Le *souvenir*: dans la journée, l'âme enamourée jette une petite brindille dans le feu de l'amour: retour fréquent, simple, varié, au cours des occasions.

— L'*action*: faire la Volonté de Dieu en toute activité. Accueillir avec la même allégresse ce qui est joie et ce qui est croix: c'est le "oui" vécu profondément».

Il réfléchit à ce qui caractérise l'amour charité. Il doit être reflet de l'Amour de Dieu. Donc il doit être:

«*Universel*: aller à tous en amitié, sans exclusion, sans limite. C'est bien à cet amour qu'appelle la "Fraternité".

»*Gratuit*, libéré de l'asservissement au rendement, au résultat, indépendant des calculs humains. Certes dans l'action, on est obligé de se fixer des buts, de faire des projets, en vue d'une action bien organisée, mais jamais pour calculer les mérites. Malheureux qui cherche le rendement pour une satisfaction de vanité! Celui qui met tout son cœur dans l'action sans résultat apparent est le signe le plus efficace de l'action de Dieu. La gratuité de l'Amour libère de la susceptibilité, accepte les échecs, et permet les *pardons* sans limite.

»*Humble*. L'humilité est la condition de la réciprocité. L'Amour de Dieu en Jésus s'est humilié jusqu'à la Croix. L'amour, qui "se penche" sur l'autre en attitude paternaliste, l'humilie et augmente la distance: il ne peut susciter la réciprocité. Ce n'est pas de la fraternité.

»Il n'y a pas dans la Fraternité ceux qui donnent et ceux qui reçoivent: les responsables et les malades. Tout homme est en quelque manière fraternel. Aucun n'est un morceau de bois. Il y a toujours un point chaud: famille, copains... même chien ou chat: il y a toujours puissance d'amour. C'est de là qu'il faut partir pour ouvrir cette puissance d'amour: l'ouvrir au contact des autres, l'ouvrir à la fraternité.

»*Créateur*. C'est bien le signe de l'Amour de Dieu. La Charité engendre l'action, l'engagement. Toute action, même très modeste, suscitée par l'amour surnaturel, rejoint l'amour créateur de Dieu.

»*Préférence pour les petits*, les pauvres, les mal aimés, les marginaux, les pauvres spirituels qui ne connaissent pas Jésus. Cet amour est bien le reflet de l'amour de Jésus, de son amour rédempteur».

Il est intéressant de constater que ces caractéristiques de la Charité qu'analyse le Père François correspondent aux directives qu'il donne incessamment à la Fraternité. On les retrouve d'ailleurs dans sa propre vie.

C'est aussi par elle qu'il répondait à une critique ainsi formulée par lui. «On dit:

“Le Père François s'adressait aux malades de 1945. La civilisation a bien évolué. Ce qu'on faisait alors ne convient plus en 1980. A civilisation nouvelle, méthodes nouvelles”. Il répondait:

“Je ne suis pas ébranlé par cette objection. Les problèmes de vie des malades et handicapés ont toujours été différents selon les civilisations. Quand la Fraternité s'est établie au Pérou, au Cameroun ou à Madagascar, elle a rencontré des malades dont les problèmes étaient très variés. Mais ce qui fait l'originalité du mouvement, c'est qu'il est basé sur la parole de Jésus: ‘Aimez-vous les uns les autres *comme* je vous ai aimés’. Elle a donc mission de créer des liens d'amour entre les malades, ce qui provoque un regard vrai des malades, qu'ils soient chinois, suisses, malgaches ou péruviens. Cet amour noué entre les malades ne s'enferme pas sur eux. Il va à tous. Il est universel”.

»Il va aussi aux bien-portants. Témoin cette réflexion sur la Vignette proposée par l'ONU pour l'Année des Handicapés.

«Regardez cette vignette. Deux hommes s'unissent, l'un est handicapé, l'autre bien portant. Différents, ils s'unissent comme des frères. Voici le conseil que je vous donne: Sautez par dessus les barrières qui séparent malades et bien-portants, ou plutôt détruisez-les.

»Les bien-portants s'intéressent peu à vous: allez les voir.

»Ils ont des peines, des épreuves: allez leur dire votre sympathie.

»Ils ont des joies, une naissance, une réussite: allez partager leur joie.

»Il y a des services que vous pouvez leur rendre.

»Nous sommes chrétiens. Il n'y a pas deux églises, celle des bien portants et celle des malades. Ce n'est pas comme au zoo où la girafe regarde le zèbre à travers les barreaux».

«L'amour de Dieu est inlassable, il est “infini”. Animant le mouvement, il ne peut jamais nous laisser nous endormir». Le Père François insiste: «Il faut incessamment créer des ponts entre les malades et les handicapés. Pour cela, il faut vouloir en faire, en faire des nouveaux, consolider les anciens. Il faut de l'imagination pour trouver comment les construire, où mettre les piliers. Un mouvement comme le nôtre ne peut durer sans *imagination*. Il faut toujours chercher ce qui fait l'union, ce qui rapproche, comme Mozart qui à 3 ans, cherchait déjà des notes qui s'aiment.

«L'engagement est un mot admirable. Il suppose l'oubli de soi, l'allant pour se donner à une tâche. Le contraire, c'est rester sur ce qu'on vit, sans changement, sans avoir à coeur de se donner. “Je veux bien faire quelque chose pour les autres parce que j'ai du temps libre... Ça me cultive”. Cela, c'est du pur égoïsme. Dieu nous préserve d'avoir des responsables de Fraternité d'une si piètre qualité. S'engager, c'est aller de

l'avant, avec la volonté de ne jamais revenir en arrière. Alors se produit une transformation de la personne. De banale, médiocre qu'était sa vie, elle devient riche, orientée vers le haut. Elle s'ouvre à la joie».

Germaine Renault rapporte un épisode significatif de cette inlassable impulsion du Père.

«C'était l'époque du démarrage de la Fraternité dans le diocèse de Saint-Brieuc. Je lui disais assez joyeuse: "Ça y est! Ça commence un peu partout dans les Côtes du Nord. Presque 800 malades se mettent en route". Pour nous, c'était extraordinaire, mais combien lourd avec nos faibles moyens. J'attendais un compliment. Il me regarde et me dit: "Tu vas rester longtemps comme ça, comme un rat dans son fromage. Quand vas-tu te mettre en route vers tous les malades isolés de Bretagne? Allez, va..."».

Il savait à qui il avait à faire. Avec d'autres il était d'une délicatesse touchante. Une personne handicapée était très triste, toujours de mauvaise humeur, impossible à dérider. Un jour, à table, le père la regarde longuement, profondément, puis il lui dit: «Comme tu dois être jolie lorsque tu souris».

A une autre découragée par ses échecs, il écrit: «J'ai lu votre lettre et partagé votre peine devant ces échecs. Mais voyez-vous, un vieux routier comme moi n'en est pas tellement surpris. Cela aurait été trop beau. La Croix se trouve partout, et depuis que j'ai fondé la Fraternité, je suis habitué absolument à tout. Semez, prenez les contacts qui se présentent, voyez ce qui est possible, et puis, à la Grâce de Dieu! Ne vous rendez pas malade».

«Un vieux routier comme moi». C'est vrai qu'il a connu de douloureux échecs qui ont fait saigner son cœur: abandons d'aumôniers portant de graves responsabilités, rupture avec un foyer de l'Institut qu'il aimait beaucoup, échec complet au Canada où il avait fait ce voyage plein d'espoir. Il a beaucoup souffert, mais discrètement, et, ce qui est remarquable, sans jamais faire le procès des uns ou des autres. Il s'en remettait au Seigneur et priait pour eux.

Sa force dans l'épreuve s'enracinait dans la vertu d'Espérance. Il savait admirer l'espoir humain: «L'espoir fait la dynamique de la vie, à tout âge: jeunesse, âge mûr, vieillesse. C'est beau de voir un homme, une femme pleins d'espoir.

»Au plan spirituel, cela s'appelle l'Espérance: demain j'aimerai Dieu plus qu'aujourd'hui. Demain Dieu me donnera de détruire un peu plus mes défauts. Tous les saints ont été portés par l'Espérance. Fraternité signifie Espérance: tant de malades voient l'avenir en noir!

»Ne pas dire: je ne suis pas un saint. Si l'Eglise ne se servait que de grands saints comme apôtres, elle serait squelettique. Tous si faibles, si pauvres, sommes invités à rayonner l'Espérance. C'est pour cela que Dieu nous donne son Esprit.

»Ne désespérons jamais d'un malade ou d'un handicapé. Si peu qu'il fasse, il fera encore plus. S'il ne fait rien, espérez encore. Ne jamais, jamais dire: "Il n'y a rien à faire"».

«Jamais il n'y a à faire»: cette pensée explique la fidélité du Père François dans sa sollicitude pour les plus déshérités, les mendiants, les «clochards». Inlassablement son regard, habité par l'Évangile, a continué de voir en eux, comme en surimpression, le visage de Jésus. «J'ai eu faim et tu m'as donné à manger!». Il les recevait comme des amis, les tutoyait

familièrement. Il n'a jamais su combien d'argent il leur avait «transmis», comme il disait. Il a tenté de les reclasser, non sans échec, mais sans se décourager. Il a été cambriolé par l'un deux, mais sans renoncer à la miséricorde, et quand le voleur est revenu mendier, tout en lui disant, comme Jésus: «ne pêche plus», il l'a à nouveau secouru. Parfois quand un pauvre un peu éméché venait sonner au foyer pour demander à le voir, celle qui lui ouvrait et qui le trouvait trop peu présentable, essayait de le renvoyer sous prétexte que le père était trop occupé. Si le père s'en apercevait, il intervenait, accueillait le visiteur peu ragoûtant, et s'expliquait ensuite: «Il ne faut pas m'empêcher de voir mes copains»: c'est ainsi qu'il les désignait. Un jour son évêque l'a trouvé les larmes aux yeux. Il n'avait plus un centime, et avait dû renvoyer un pauvre sans rien lui donner!

Il est déroutant de vouloir faire une analyse complète d'une personnalité aussi riche et aussi modeste. Le mieux est d'en dessiner un portrait plus synthétique. C'est ce qui a été demandé à quelqu'un qui l'a bien connu et beaucoup aimé: Jacques Beaugé (plus connu sous le pseudonyme de Jacques Lebreton). Il semble que sa cécité lui ait permis de mieux concentrer son regard et de nous le traduire dans sa langue si colorée et si chaleureuse.

«Quand je l'ai rencontré, j'ai rencontré un *prêtre*, c'est à dire l'homme qui, attentif à chacun, pouvait se permettre d'être l'homme de tous. Je suis mal à l'aise lorsque j'entends dire qu'un prêtre a été ordonné pour le monde ouvrier. Le prêtre peut-il être autre chose qu'un rassembleur? Et pour ma part, lorsque j'entends dire qu'un prêtre a été ordonné pour le monde ouvrier, j'ai l'impression qu'il y a là une vocation diaconale mal comprise. Le diacre est l'homme d'E- glise pour un milieu; le prêtre est le rassembleur de tous.

»Je n'ai pas rencontré chez le Père François le “concurrent”, alors que je militais dans une association d'handicapés socialo-communistes, mais l'ami qui m'accueillait dans ce que je vivais, attentif même à mes excès, susceptible éventuellement de les apaiser, prêt à m'aider à les ressourcer.

«Tandis que je dicte ces lignes à mon magnétophone, Yvonne me fait cette réflexion. “Je me souviens très bien —je crois que c'était au Congrès de Rome—, lorsque le Père François nous a invités à faire attention de ne pas confondre le plan humain et le plan divin”. En entendant cela, et connaissant le père pour ce qu'il était, je perçois très bien ce qu'il voulait dire, car il n'était pas l'homme à nous proposer une religion d'évasion en nous déshumanisant, et il n'était pas non plus l'homme qui nous “dédiviniserait” en nous matérialisant à l'excès, sous prétexte de vivre l'Incarnation!

«Monseigneur Boillon l'a souligné dans son homélie: “Il avait *l'accent meusien*”. Cela aussi est une chose à souligner. Sans faire du Père François un pécore aux sabots crottés, est-ce le diffamer que de dire que c'était un homme de terroir? Je ne sais pas si sa famille était terrienne, mais il avait un bon sens de paysan. Son parler un peu lent, accentuait encore cette sérénité qui se dégageait de sa personne. Il avait le temps — ce qui ne veut pas dire qu'il n'avait pas hâte. Il était homme d'Eglise, et savait éviter d'être un boutiquier. Aussi à l'aise dans un bistrot —j'ai pris un jour une bière avec lui au buffet de la gare du Nord- que dans une cathédrale. Prêtre des hommes, parce que prêtre de Jésus-Christ. Si simple

que le plus petit, le plus pauvre se trouvait à l'aise avec lui, et sans jamais être vulgaire, sans jamais être bêtifiant. Trop simple pour faire de l'ouvriérisme, il était trop vrai pour être un comédien.

«J'ai beaucoup aimé, dans l'homélie de ses obsèques, ce qui fut dit des erreurs qu'il pouvait découvrir chez les autres. Il était tout, sauf un redresseur de torts. Je me souviens, entre autres, d'avoir tenu devant lui des propos excessifs, et qui, dans le fond, dépassaient ma pensée. Je n'ai pas vu sa mimique, mais j'ai entendu sa voix: il n'y avait rien d'inamical, de sentencieux.

«Mais le trait le plus remarquable de son caractère, c'est incontestablement son humilité. Non, ce n'était pas de la modestie. La modestie n'est pas une vertu divine, et j'ai envie de dire comme Clavel: "Dieu est Dieu, nom de Dieu!". L'humilité est une vertu divine. Et à part Marthe Robin, je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui égalât le Père François pour vivre cette humilité là.

«Il était Monseigneur François, c'est vrai. Mais il était le dernier à en faire un état. Et cependant je ne l'ai jamais vu mépriser ce titre que lui avait donné l'Église.

«C'est extraordinaire, j'ai beau chercher, et à part ce que je viens de dire, et qui est insignifiant, je ne vois pas une anecdote qui mériterait d'être relevée ici. N'est-ce pas là un des aspects de son humilité? Trop humble pour être saillant, et trop présent pour ne pas bouleverser ceux qui le rencontraient en profondeur. L'autre jour, quelqu'un me disait: "Tiens, mais au fait, la Fraternité des Malades est bien en deuil? N'a-t-elle pas perdu tout récemment un prêtre qui a joué un grand rôle dans la Fraternité? Comment s'appelait-il donc? ". C'est bien là encore l'humilité du Père François.

»Il est incontestablement un des hommes qui aura le plus marqué ma vie».

Au fond, ce qui a le plus marqué sa vie à lui, c'est l'Évangile. Il l'a incessamment relu, médité, rêvé même, avec l'émerveillement de l'esprit d'enfance joint au souci d'une solide exégèse. Il en était tellement imprégné qu'il le vivait sans en avoir conscience. Il était «naturellement surnaturel». Comme le dit quelqu'un qui l'a connu intimement: par l'Amour qu'il puisait à la Source Éternelle, il pouvait regarder chacun avec les yeux du Christ.

Mais très présent aux hommes et aux événements, il voyait concrètement le Christ présent aux hommes de notre temps. D'où la manière vraie, actuelle, pittoresque même dont il présentait les scènes de l'Évangile dans ses homélies, ses retraites, ou ses messages.

Un délicieux texte montrant comment il transposait Noël à notre époque, terminera donc l'étude de sa spiritualité.

## MAGES D'AUJOURD'HUI

J'ai reçu la visite d'un ange. Il était chargé de me faire une étrange commission. Jésus avait décidé de renouveler ici, cette année, le mystère de Noël; il voulait revenir visiblement sur terre quelques instants en la nuit sainte, tout petit enfant, en compagnie de Marie et de Joseph. Ils seraient habillés tous trois à la mode de notre temps et l'ange me demandait, de leur part, de leur trouver, ici même un gîte adapté et les visiteurs équivalents à ceux de Bethléem. Le Sauveur voulait voir s'il trouverait à

notre époque, qu'on dit si mauvaise, quelques coeurs fervents pour l'accueillir.

Et me voilà cherchant à bien remplir ma mission. De bergerie et de crèche, je n'ai pas trouvé, mais, après tout, puisque Jésus se modernise, qu'il le fasse à fond. J'ai donc un garage à lui offrir. Au lieu de paille, plus ou moins souillée, il y aura un berceau convenable et élastique avec de vieux pneus.

Les bergers furent des plus faciles à trouver, il ne manquait pas dans les rues populaires, de braves gens simples et droits, heureux de recevoir le message de paix.

Ce qui me tracassait davantage c'était de trouver les Rois Mages. Des rois! c'est une profession bien rare aujourd'hui. Des rois, tels que les tableaux nous les montrent, rois fastueux, venus sur de majestueux chameaux, rois chargés de présents rares et précieux. Il y a bien les rois du pétrole, de l'acier... Mais ceux-là, je le sais, ne voudront jamais venir. Je me sens désarmé et j'erre à travers la ville, cherchant une inspiration.

Je passe devant une modeste maison; j'entends dans une cuisine une voix d'homme qui chante une chanson joyeusement enlevée. Je jette un coup d'oeil curieux et m'arrête ému. Un aveugle travaille au paillage d'une chaise; ses doigts courent agiles et rapidement les pailles se serrent en ordre dans le cadre. Il est infirme et il chante. Bientôt la conversation est entamée avec lui et j'apprends qu'il travaille pour faire vivre sa famille et que, depuis qu'il est infirme, jamais il n'a cessé de faire face avec courage, confiant en la Providence.

Quel noble caractère! Voilà trouvé mon premier mage. Il ira porter à Jésus l'hommage de sa vie.

Je poursuis ma route et je ne tarde pas à rencontrer une femme aux yeux rougis par les larmes; je m'arrête et m'inforine de la cause de son chagrin. Elle me confie son malheur: son grand fils, malade de la tuberculose depuis de longs mois a vu, implacablement, son mal s'aggraver. Le médecin sort de la maison et n'a pas caché que la science était impuissante. Touché de compassion, je demande à voir le malade et je trouve un grand jeune homme au visage rayonnant de lumière; mais son âme prisonnière dans un corps épuisé, est débordante de vie. Elle est autrement plus vivante que celle de tant de bien portants ternes et médiocres. Elle est vivante parce qu'elle a tout offert à Dieu.

Voilà mon second roi mage. Lui aussi ira trouver Jésus.

Je reviens sur le boulevard, quand je croise une voiturette de malade. L'infirmes qui l'occupe, atteint d'une grave polio des jambes, va à grands coups de volant. Il peine sur la route légèrement en pente, ses muscles sont tendus par l'effort car il se hâte. Je lui demande où il va... vers d'autres infirmes qui ont besoin de son coeur fraternel. Il va leur porter le message d'amour du Christ.

Je lui fais faire demi-tour, heureux d'avoir enfin mon troisième roi mage.

Nous voilà tous les quatre à la porte du garage. La Sainte Famille est arrivée. Les anges ont bien fait l'appel et nombreux sont les braves gens qui remplacent les bergers de Bethléem. Ils sont là muets d'émotion, cherchant à dire une prière à l'Enfant-Dieu descendu de nouveau au milieu d'eux.

A mon arrivée, saint Joseph, assis sur un jerrican vide, s'est levé. Il

fraye un passage à ceux que j'introduis et annonce, avec toute la majesté d'un chef du protocole: les Rois mages...

Toutes les têtes se tournent vers l'entrée et la satisfaction se lit sur les visages.

Cet aveugle avec son bâton blanc, ce grand tuberculeux porté sur un brancard par deux voisins, ce polio dans sa voiturette... des rois!

Ils s'avancent avec plus de dignité que les princes de ce monde. Ils s'avancent et, dans les mains de l'aveugle agenouillé devant Jésus, je vois fumer l'encens de son chant joyeux.

Dans les mains du pulmonaire, jê vois trembler le vase de parfum de sa vie offerte; mais bientôt le vase tombe à terre, se brise et embaume tout le garage. Dans les mains du polio, je vois ouvert le coffret où brillent les pièces d'or de son amour pour les autres.

Et Jésus sourit et Jésus bénit et la Sainte Vierge me dit: «Très bien mon fils... tu as trouvé trois rois mages qui valent bien ceux de Bethléem!

Mon conte de Noël est terminé. Vous l'aurez lu avec attention, chers malades, et vous en avez compris le sens. Ce serait vous faire injure que de vous le commenter. Chacun de vous peut être ce roi qui apporte à Jésus de si grands cadeaux. Suivez la pente de votre coeur et la grâce qui vous pousse. A satisfaire ainsi le Sauveur, le message de paix de Noël vous sera largement accordé.

**Chanoine François**

## CHAPITRE IX

### *La dernière étape*

Le Comité Intercontinental de 1980, à Ciney, en Belgique, fut le dernier auquel participa le Père François. Devant les représentants de 23 nations d'Europe, d'Afrique et d'Amérique latine, il déclara ne plus vouloir accepter la charge d'aumônier intercontinental. «Il m'est impossible de me déplacer souvent, de faire de longs voyages, de répondre aux invitations du Conseil des Laïcs de Rome». C'est le Père Juan Manuel, récemment aumônier de la Fraternité Nationale d'Espagne qui fut élu. Le Père en éprouva une grande joie. Comme on lui demandait ce qu'il allait devenir, il répondit:

*«Je ne puis cesser d'être le fondateur de la Fraternité et de l'aimer du plus profond de moi-même, de vivre pour elle, de prier pour qu'elle reste fidèle à sa charte. Je reste au bureau intercontinental. Mais vraiment ceux qui sont à la tête sont Marie Thérèse Gros comme responsable et le Père Juan Manuel comme aumônier».*

Il tint à cette occasion à exprimer sa reconnaissance au père Patois qui avait été longtemps son adjoint intercontinental. *«Il fut toujours disponible pour participer aux réunions du bureau et pour parcourir l'Europe et l'Amérique Latine».*

Cette démission était-elle prémonitoire? Quelques jours après le retour de Ciney, le Père ressentit de violentes crises des artères coronaires. Le 19 juin on le transportait d'urgence à l'hôpital. Dans la première lettre qu'il put écrire, il disait avec sa simplicité coutumière: *«Maintenant que la nouvelle de ma maladie est connue, les coups de téléphone affluent au foyer. Je suis bien touché de tant de marques de sympathie. Que le Bon Dieu me rende un peu de santé ou qu'il m'appelle à lui, cela ne changera rien à l'affection que je porte à tous ceux qui à travers le monde vivent la Fraternité».*

Il se remit doucement de cette crise. Désormais sa vie connaîtra un rythme plus calme, entouré des soins assidus d'Anne Marie, sa troisième aide au prêtre et son amie de longue date. Il ne conduisit plus sa voiture, par sagesse. C'est Anne Marie qui chaque jour le descend au foyer et l'en remonte.

Il n'était pourtant pas inactif. D'une part, il était toujours aumônier diocésain. L'évêque lui avait donné un adjoint, mais lui avait laissé la

charge pour ne pas priver le diocèse de son précieux concours. D'ailleurs n'était-il pas lui-même soucieux de travailler toujours «à la base»?

D'autre part il avait tissé tant de liens d'amitié pendant toute sa vie et dans toutes les directions, que son courrier était surabondant. D'autant que, comme fondateur, il recevait comptes rendus et consultations de tous les coins du monde.

Il accueillait d'ailleurs beaucoup de monde. Les responsables internationaux venaient le mettre au courant de leur travail et lui demander conseil, et les étrangers de la Fraternité qui venaient en France ne manquaient pas la visite à Verdun.

Il continuait de travailler, rédigeait les messages de Noël et de Pâques que reproduisaient tous les bulletins diocésains du mouvement. Il envoyait aux instances nationales ou intercontinentales des réflexions profondément élaborées sur le thème au programme de ces réunions. Si le cœur était fragile, si les jambes réclamaient la canne, la tête était toujours bien vivante. Il continuait à l'enrichir par la lecture de revues, de biographies. Dans une lettre il parle de la vie de l'abbé Pierre qu'il vient de lire. Et il s'émerveille devant l'itinéraire étonnant de ce capucin passant par la Chambre des Députés pour aboutir à la fondation d'Emmaüs. «*Quelle belle vie!*» disait-il.

Sa fatigue ne l'empêchait pas de rester fidèle à la retraite des malades de Benoîte Vaux. On l'y réclamait évidemment, mais lui-même aurait bien souffert d'en être privé, tant il aimait la rencontre de la base, de ces malades et handicapés qu'il connaissait presque tous personnellement.

C'est à Benoîte Vaux qu'en 1982 eut lieu le 14 juillet la grande célébration du jubilé de diamant de ses soixante années d'ordination sacerdotale: soixante années! lui qui avait été ordonné pour pouvoir dire quelques messes avant de mourir!

Quel magnifique rassemblement! De la Meuse évidemment, mais aussi de bien des diocèses de France, d'Espagne, de Suisse, d'Allemagne.

Tout un cortège de prêtres venus de partout, et pour l'assister à l'autel, deux évêques: le sien évidemment, mais aussi Monseigneur Kuehn, évêque de Meaux, et président de la Section Santé de la Commission Sociale de l'Episcopat: il était là, non seulement au nom d'une amitié nouée quand il était à Saint Dié, mais surtout pour exprimer la reconnaissance de l'Eglise de France à celui qui avait si bien servi le monde des malades et des handicapés.

Le Père commença par remercier les uns et les autres. Et avec sa coutumière simplicité, il s'en étonnait: «Ils sont fous de se déplacer ainsi pour moi».

Son homélie fut une belle action de grâces, à sa famille, à ses paroisses de Ligny, de Fains et de Saint Victor, et à la Fraternité. «Quelle reconnaissance, disait-il, pour mes maîtres du grand Séminaire, qui m'ont nourri d'une doctrine solide. Ils enseignaient la théologie selon les écrits de Saint Thomas d'Aquin... Je vois qu'il m'a donné la passion de la vérité.

»Mais Saint Paul m'a enseigné comment il faut prêcher la doctrine: pas par ruse, pas pour flatter les gens, pas pour plaire aux hommes. Imaginez un apôtre qui s'arrangerait pour "avoir" les gens d'une façon ou d'une autre. Oui, il les a "eus". Mais qu'a-t-il fait de leur liberté?

»Ce que j'aime surtout dans l'épître de Saint Paul aujourd'hui, c'est la fin. Il n'a pas prêché en s'imposant, mais avec tendresse. Il a même

une expression bouleversante: "Comme une maman qui entoure ses nourrissons". Quel exemple pour nous! Quelle invitation à mettre dans notre apostolat beaucoup d'amour!...

»Jusqu'ici j'ai parlé de l'action de Dieu dans notre vie apostolique. Mais Dieu se sert d'instruments: le plus beau, c'est la Sainte Vierge. Sous quelles formes la Sainte Vierge s'est-elle révélée dans ma vie?

»D'abord dans toute ma jeunesse. Notre Dame des Vertus, à Ligny: "les Vertus", d'après les savants, c'est la Puissance. Je la remercie de s'être acharnée sur moi pour que je fasse quelque chose! Notre Dame des Vertus, faites en autant pour tous ceux qui sont là.

»A Saint Victor, Notre Dame des Clefs: elle a protégé la ville de Verdun contre les ennemis qui cherchaient à franchir ses remparts. Elle m'a protégé contre les ruses du démon. Il y en a aujourd'hui: l'argent, le plaisir, la volonté de puissance. Notre Dame des Clefs, je me mets dans votre rempart avec tous ceux qui sont ici!

»Et notre Dame de Lourdes! Pendant 20 ans, je fus directeur du pèlerinage. Je voudrais, a-t-elle dit, qu'on vienne ici "en procession": ensemble, unissez-vous! Qu'on ne distingue plus dans la procession les pauvres, les riches, les noirs, les jaunes... Notre Dame de Lourdes, c'est Notre Dame de la *fraternité*!

»Et Notre Dame de Benoîte Vaux! On l'invoque comme Notre Dame des Affligés. Ils sont nombreux les affligés à venir la prier: ceux qui ont un deuil, à qui elle redonne le courage. Ceux qui ont des difficultés, ceux qui souffrent dans leur corps.

»Ne l'oublions pas: c'est ici en 1945 qu'est née la FRATERNITE CATHOLIQUE DES MALADES ET HANDICAPES. Elle n'a pas été dire aux malades qui étaient là, à ceux qu'atteindrait la Fraternité: "Allons, pauvres petits, ne pleurez pas tant. Tenez, je vous apporte un bonbon pour que vous soyez un peu consolés". "Non, Notre Dame de Benoîte Vaux leur a dit: "Lève-toi et marche"».

La messe fut suivie d'une autre cérémonie: la remise de la Légion d'Honneur.

Comment une telle décoration lui est-elle advenue? L'histoire ne peut préciser. D'une part l'évêque de Verdun rencontrant le préfet de la Meuse, et lui parlant de la vie religieuse du diocèse, avait évoqué un de ses prêtres qui avait une action internationale. Surprise du préfet. Il demande des précisions. Et plus étonné encore, il pose la question... logique: «A-t-il la Légion d'Honneur?». Réponse de l'évêque: «Il est bien trop modeste pour y prétendre». «Faites moi un rapport», dit le préfet; et il ajoute: «Ce n'est pas la Légion d'Honneur qui l'honorera. C'est lui qui honorera la Légion d'Honneur».

Mais durant l'année précédente, Marie Louise Bienvenu, une ancienne responsable nationale, avait reçu la Légion d'Honneur pour le beau travail accompli au service des malades et handicapés du Morbihan. Or quand lui fut proposée cette promotion, elle fit remarquer au Ministre dans sa réponse quelle n'était qu'un disciple, et que son Maître, le Père François, méritait bien plus qu'elle cette distinction. Si bien qu'on ne saura jamais qui de l'évêque ou de Marie Lou a été déterminant dans cette affaire. Et c'est mieux ainsi!

En tout cas, c'est l'évêque qui eut la joie et l'honneur, au nom du Président de la République, d'épingler la Croix de la Légion d'Honneur sur une poitrine dans laquelle battait un coeur qui la méritait bien.

Monseigneur Kuehn prit la parole, au nom de l'Episcopat français, pour dire la reconnaissance que le monde des malades de France et de tant de pays avait pour le Fondateur de la Fraternité.

Evidemment les applaudissements furent chaleureux. Plus d'un avaient la larme à l'oeil. Et l'on doit ajouter que la nouvelle de cette reconnaissance de la France officielle pour le Père François causa grande joie et grande fierté aux membres étrangers de la Fraternité, particulièrement à ceux d'Amérique du Sud chez qui la France jouit encore d'un grand prestige.

Quant au récipiendaire, il accueillit cet hommage avec sa simplicité coutumière en déclarant: *«Ce n'est pas moi, ce sont les malades et handicapés qui sont allés au service de leurs frères pour les mettre debout, qu'il fallait décorer. Mais je sais bien, c'est toujours la même chose: on décore le général, mais c'est les soldats qui font le plus dur».*

Evidemment il a été inondé de lettres. Il a dû répondre par un message photocopié auquel il ajoutait deux mots à la plume.

«Vous avez eu la bonté de me dire votre union avec moi à l'occasion du soixantième anniversaire de mon ordination sacerdotale —disons, en image, de mes noces de diamant—, car c'est toute ma vie que j'ai consacrée au Seigneur le 29 juin 1922.

»Il m'a pris par la main et m'a conduit par son chemin... et quel chemin: de tout genre: grandes routes, sentiers de montagne, chemins boueux...

»Je sais bien que j'ai grogné parfois devant la rudesse de la route. Finalement je suis touché de la bonté de Dieu envers moi.

»Ma reconnaissance va aussi à tous ceux, à toutes celles qui ont oeuvré avec moi pour la gloire de Dieu. Ceux et celles qui m'ont fait du bien par leur témoignage de vie, par leurs paroles, leurs lettres, par l'offrande silencieuse de leurs souffrances et même de leur mort

»Avec tant de souvenirs, il m'est impossible d'avoir peur de l'avenir. Dieu ne me lâchera pas la main. Donc criez avec moi merci, à l'occasion de mon jubilé».

Et il écrivait à une de ses confidentes:

«Remercie avec moi le Seigneur de m'avoir fait naître dans une famille chrétienne de m'avoir donné la grâce de célébrer près de 250.000 messes de m'avoir envoyé à tant de frères et soeurs pour les aider à

[vivre en Lui  
de m'avoir lancé corps et âme dans l'évangélisation du  
[monde des malades».

A partir de 1983 la fatigue va s'aggraver. Le Père fait de temps en temps des séjours à l'hôpital. Il est très fatigué, si bien qu'on lui propose le sacrement des malades. Il ne peut plus participer aux réunions de responsables de même qu'à la retraite de Benoîte Vaux.

Au mois de mars, il peut encore recevoir pour la dernière fois l'équipe internationale.

Au mois de juin, un léger mieux lui permet de rentrer dans son appartement. Mais en décembre, il s'installe au foyer définitivement.

L'année 1985 fut très éprouvante. Lors d'un nouveau séjour à l'hôpital, on diagnostiqua une hernie hiatale. Mais le grand âge du père et

sa faiblesse ne permettaient pas l'opération. Il s'alimente de moins en moins. On le fortifie par des transfusions.

Il rédige encore quelques lettres. L'écriture est tremblante. Il a pu encore faire le message de Pâques. Il reprend une expression de Jacques Lebreton: «Le véritable handicap, c'est l'amputation du cœur». Et lui, le grand malade articule sa réflexion sur trois affirmations:

Aimer, c'est être vivant.  
Aimer, c'est être utile.  
Aimer, c'est être contagieux.

Il envoie un dernier message au Comité Intercontinental:

«Chers Amis

»C'est fini pour moi le temps de faire de longs messages, des articles dans la circulaire. Ma santé ne me le permet plus. Une nouvelle étape de ma vie a commencé, celle des grandes infirmités. L'esprit et le cœur sont encore bien vivants. Cela me permet de penser à vous, de prier pour vous, d'offrir pour vous. Ainsi je ne me sens pas du tout inutile. C'est simplement une autre forme d'apostolat.

»J'ai appris avec joie le succès de la rencontre internationale de Lyon.

»J'ai eu la visite des participants du Brésil, de l'Allemagne, et de la Belgique, et aussi de Claude Trontin, de son mari et du père Le-brec, le nouvel aumônier. Tous décidés à faire du bon travail.

»Que chaque nation reste bien unie à la tête de la Fraternité.

»Que d'excellents contacts fraternels existent pour le plus grand bien de notre chère Fraternité et son extension dans le monde.

»Mon salut bien cordial à tous».

Le mal progresse. Il fait un nouveau séjour à l'hôpital, tandis que se célèbre à Benoîte Vaux le quarantième anniversaire de la Fraternité. En septembre, le Vicaire Général lui renouvelle le Sacrement des malades. Un léger mieux se dessine.

En octobre, il écrit: *«J'ai bien changé de situation. Toujours étendu, ne mangeant presque plus avec de grands maux d'estomac. C'est la montée des derniers échelons avant d'arriver au but. Je dis une petite partie de la messe. Mes filles du foyer disent tout le reste. Ainsi je suis tout à fait entre les mains de Dieu. Prie bien pour que j'offre tout cela pour que son règne arrive».*

Et en novembre, presque illisible: *«La santé va en s'empirant. Je souffre beaucoup. Fais que j'offre tout par amour pour les âmes. Ainsi jusqu'à la fin, ma vie sera apostolique».*

*«Tu vois comme j'écris mal».*

*«Je te redis ma grande union et je te bénis».*

En décembre, il ne quittera plus le lit. Il commence une lente et crucifiante agonie, qu'il endurera patiemment, dans la paix, le calme, et sans jamais se plaindre. Lui qui avait tant aidé malades et handicapés, il devenait, comme le plus atteint d'entre eux, un membre souffrant du Christ. Ses terribles crampes d'estomac duraient des heures malgré les calmants. Il connaît les plaies des allongés, l'humiliante dépendance des malades, et l'usure progressive de tout l'organisme, mais avec une pleine lucidité. Il faisait l'admiration de ses filles qui l'entouraient. L'infirmière

qui soignait ses plaies était stupéfaite de son courage. Pas de plainte. Seulement sa main qui se crispait sur le bras de celle qui était proche. De jour en jour, son visage de plus en plus creusé devenait cadavérique.

Son évêque et quelques prêtres venaient de temps en temps célébrer la messe au pied de son lit. Enveloppé de son aube et couvert de son étole, dans l'abandon du Christ sur la Croix, il se ressaisissait pour concélébrer. Il faisait l'effort d'articuler les paroles de la Consécration et de l'anamnèse, et de recevoir la parcelle d'hostie trempée dans le vin consacré. Et c'est par un émouvant merci qu'il quittait le célébrant.

Le 2 février, il n'eut pas la force de concélébrer. L'assistance chanta pour lui: «Près de Toi, Bonne Mère». On eut l'impression qu'il s'endormait dans les bras de Marie. Mais c'est le matin du 3 qu'il remit sa vie au Seigneur qu'il avait tant aimé.

Les obsèques furent célébrés le 6 février dans la Cathédrale. L'employé des Pompes Funèbres était presque scandalisé du cercueil choisi pour lui: «C'est le cercueil des indigents!». Mais c'était sa volonté formelle exprimée dans son testament.

Ce cercueil de sapin dans cette cathédrale remplie comme aux grands jours avait son éloquence. Eloquente aussi la couronne des voiturettes d'handicapés qui l'entouraient. La Fraternité de toute la Meuse était là, mais aussi des représentants d'un grand nombre de diocèses, d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de Suisse, d'Espagne. C'était leur père qui une fois encore les rassemblait. Son frère et sa proche famille était au premier rang, tandis que son neveu Bernard allait assister l'évêque à l'Autel pour la concélébration. Sa famille spirituelle aussi, les filles de Notre Dame de l'Offrande, et particulièrement celles qui l'avaient accompagné pendant son interminable chemin de Croix. Etaient là également les anciennes responsables internationales entourant l'actuelle qui, ayant la veille enterré sa propre mère, avait tenu à être là pour ce dernier adieu. Etaient là aussi ceux qu'il appelait ses «copains», une larme au coin de l'oeil.

Le cortège du clergé comportait plus de cent soixante prêtres, non seulement de la Meuse, mais aussi de France et de l'étranger: tous ces aumôniers de la Fraternité venus prier pour celui qui avait été leur «maître».

La concélébration fut présidée par l'évêque. Si elle fut recueillie, elle ne fut pas funèbre. Elle commença par le chant: «Peuple de baptisés, marche vers la lumière». Il avait si souvent répété: «Qui fait la vérité va vers la lumière».

La première lecture, choisie par la Fraternité, fut l'hymne à la Charité de Saint Paul, de la première lettre aux Corinthiens. On peut imaginer la joie du Père François dans le ciel, pour le choix d'un tel texte. Suivait le chant: «Dieu est amour». Et l'Evangile était le texte de Saint Luc, au chapitre 7: «Les aveugles voient, les boiteux marchent... et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres». N'avait-il pas choisi comme titre d'une brochure sur la Fraternité: «Lève toi et marche».

L'homélie de l'évêque, après avoir souligné la vérité de ces textes pour ce fidèle disciple de Jésus Christ, évoqua rapidement les chemins par lesquels le Seigneur l'avait conduit, et les dominantes de sa spiritualité. Durant cette évocation, l'émotion de l'assemblée signifiait que c'était vraiment sa famille qui remplissait la cathédrale.

Le chant de l'absoute était plein d'espérance: «Qui habitera dans ta maison, Seigneur», en particulier la 3e strophe: «Celui qui ne se lasse pas de tendre la main aux fatigués, et qui sait partager le reste de son pain, dans ton ciel tu l'accueilleras».

Enfin le Magnificat lancé d'un coeur unanime empruntait les paroles de Marie pour adresser à Dieu un vibrant merci pour ce prêtre qu'il nous a donné.

Son corps repose dans le cimetière de Verdun, dans la tombe des Chanoines de la Cathédrale. C'est là qu'aujourd'hui ses amis viennent évoquer son souvenir dans la prière.

Dès l'annonce de sa mort, des témoignages affluent: de plusieurs évêques, du Cardinal Marty écrivant: «Après du Seigneur, il intercédéra pour tous les souffrants qu'il a aimés»; De Monseigneur Vil-net, évêque de Lille et Président de la Conférence des évêques de France, qui s'excusant de son absence, évoque dans un télégramme «ce grand et modeste serviteur de l'Eglise Universelle»; de Monseigneur Kuehn, au nom de la Commission Sociale de l'épiscopat: «Il m'a aidé à comprendre le désir des malades et handicapés de prendre toute leur place dans la Fraternité et dans l'Eglise»; de Monseigneur Bullet de Fribourg disant son admiration pour le mouvement fondé par le Père François, pour son humilité et sa charité de fils de Dieu...

Il faut signaler aussi le télégramme du Supérieur Général des prêtres du «Groupe Evangile et Mission»; du Père Guillet qui accompagne la Fraternité comme théologien: «La Fraternité a été pour moi aussi une occasion très essentielle d'approfondissement de cette fraternité sans laquelle il n'y aurait sans doute rien qui vaille pour les humains»...; du Secrétaire de la Commission Sociale, et enfin du vieil ami et collaborateur du Père, le Père Cazenave.

Il est impossible d'évoquer tous les messages reçus des Fraternités de France qui n'avaient pu venir aux obsèques. Mais il semble bon de cueillir un florilège significatif de ceux qui l'ont bien connu.

Jeanne Louis, son ancienne secrétaire aux oeuvres, puis responsable du foyer de Verdun qui l'assista jusqu'au bout.

«Pendant des mois, il a terriblement souffert sans jamais se plaindre. Epuisé par les escarres, les soins, il endurait tout sans gémir: tout était bien. Aucune exigence. C'est en voyant son visage de plus en plus creusé, que nous pouvions mesurer l'acuité de sa souffrance, surtout les derniers jours. J'ai l'impression qu'ayant livré toute sa vie au Seigneur, il craignait d'y manquer.

»Il demandait souvent qu'on prie pour qu'il dise oui jusqu'au bout. Ce qu'il avait demandé aux personnes malades, il l'a vécu lui même jusqu'au bout de ses forces, humblement».

De l'abbé André Kolly, aumônier national Suisse:

«Je fais ma thèse de doctorat sur "LA FRATERNITE ET LE PERE FRANÇOIS". Quand je le lui ai dit, il m'a répondu tout simplement: "ce sera un beau livre sur la Fraternité", et il m'a encouragé. En voyant le Père François, j'ai eu envie de réfléchir sur la qualité d'une telle vie. Souvent interprète dans nos diverses rencontres internationales, j'ai beaucoup remarqué, en traduisant, qu'il avait une naïveté touchante. Il s'émerveillait de chaque extension de la Fraternité, joyeux comme un

enfant parce que l'évangélisation progressait. C'était un étonnement d'enfant!».

D'Anne Marie Dehennault, responsable de Belgique:

«Ce qui retenait aussitôt l'attention quand on le rencontrait, c'était la bonté du regard, même lorsque paraissait la petite pointe de malice qui faisait se plisser le grand nez et les paupières. Sa bonté se traduisait dans ses paroles, dans son sourire, dans ses écrits...

»Bon, humble, quand on se trouvait en face de lui, on avait toujours l'impression d'être important, irremplaçable, unique. C'est sans doute pour cela que tant de personnes malades et handicapées l'ont suivi: chacun se découvrait une mission, et sa bonté encourageante aidait à agir en conséquence...».

De Jeanne Delchambre, de Belgique, ancienne responsable internationale:

«Cher Père François, vous nous avez laissé en héritage cet esprit de foi profonde, de confiance en la Providence, de l'Amour d'un Dieu proche dans le visage de tous les frères et spécialement des plus pauvres. Vous nous avez révélé aussi cet esprit d'humilité et d'effacement dans certaines circonstances de votre vie».

De Jacqueline Lateltin, ancienne responsable internationale, de Suisse:

«Un air bourru, un dehors rude, un coeur d'or! Une intuition pour comprendre chacun, surtout les plus petits. Il avait un merveilleux don d'écoute. Il accueillait ce que disait l'autre. On sentait qu'il priait... Il s'effaçait pour permettre à l'autre de donner le meilleur de lui-même».

D'Albert Heim, responsable national d'Allemagne:

«Il était pour nous un exemple, un saint sur terre. Disponible à toutes les couches de la maladie.

»Il a eu beaucoup le souci de la Fraternité en Allemagne, d'autant plus que nos deux peuples étaient marqués par de durs conflits. Il voyait comment la Fraternité des malades, née à Verdun, pouvait être un élément pacificateur».

De Madame Paster, responsable Nationale d'Autriche:

«Quand le Père François est venu en Autriche à une rencontre nationale, les responsables ont senti une forte personnalité qui l'habitait: Sa simplicité, sa cordialité nous ont marqués. Souvent en Autriche, le prêtre a un rôle très fonctionnel. Entre lui et le Père François, c'est le jour et la nuit.

»Quand je suis venue en France, jamais je ne me suis sentie étrangère. Chaque personne se sentait importante pour lui».

Du Portugal:

«La séparation est toujours douloureuse avec un être cher, un ami, un frère, un père, un maître. Le Père François représentait tout cela pour la

Fraternité du Portugal.

»Mais si son départ laisse un vide, dans la vie individuelle comme dans la vie collective, nous sommes chrétiens, et la pensée de la Résurrection nous reconforte. L'amitié entre tant de pays affiliés nous invite à continuer la Fraternité dont il fut le fondateur».

Du Bas-Zaïre:

«C'est avec amertume que nous venons d'apprendre la mort de notre père fondateur de la FCMH, le Père François. Nous avons toujours été très fiers de lire ses beaux messages dans les circulaires internationales.

»Pour nous, dans notre prière, le Père François n'est pas mort, car la mort est seulement un changement de vie. Nous lui resterons éternellement reconnaissants d'avoir fondé la Fraternité qui nous ouvre à mener à bien notre vie évangélique».

Du Guatemala:

«La Fraternité du Guatemala vous salue affectueusement, et vous accompagne dans l'immense douleur qui vous étreint à la suite de la disparition physique du fondateur du mouvement, Monseigneur Henri François. Nous la ressentons intimement, car c'est à lui que nous devons l'expérience merveilleuse de vivre la Fraternité.

»La vie et la grandeur d'homme peuvent être définies en fonction de ses fruits. La graine que Monseigneur François a semée, a donné des fruits superbes dans de nombreux pays du monde, faisant naître le bonheur et un nouveau sens de la vie chez de nombreuses personnes».

De la troisième région Latino-Américaine (Brésil, Uruguay, Argentine, Chili):

«Il y a des nouvelles qu'on ne voudrait jamais recevoir, mais un jour, elles arrivent: Le Père François vient d'être appelé à entrer dans la maison de Dieu.

»L'âme se refuse à croire, les yeux ne peuvent pas lire, mais... je l'ai lue, une, deux, trois fois... Je ne pus empêcher une larme obstinée qui me fit regarder le ciel! Le ciel bleu, qui n'était ni ciel, ni bleu, mais qui me faisait penser à ce lieu que le Seigneur a préparé pour ceux qu'il aime.

»Le Père François combattait pour la bonne cause, fidèle à la Foi. Maintenant il est avec le Christ, ce qui est sans doute beaucoup mieux pour lui. Nous gardons la douleur de son départ, mais sa joie de laisser derrière lui une Fraternité, mouvement d'évangélisation, et un appel, comme celui de Saint Paul, à oublier notre peine et à nous donner à notre travail d'évangélisation».

Ces quelques témoignages glanés parmi tant d'autres venus des quatre coins du monde sont une assurance: l'oeuvre survivra au bon ouvrier qui l'a fondée dans la Foi et parfois dans la douleur, mais toujours dans l'Espérance.

C'est à lui de conclure cet ultime chapitre par le dernier message qu'il a envoyé en 1985, à l'équipe internationale:

«Si je compare la Fraternité à un bâtiment, je dirais qu'en 1945, c'était une simple baraque pour l'équipe. Tout son travail se faisait en

dehors, dans la rue, pour rendre vivants les malades.

»En 1985, la Fraternité me semble une grande maison, avec le Comité International, le Comité National, l'Equipe Régionale, l'Equipe Diocésaine. Au rez de chaussée, tous les responsables de base. Leur travail est dans la rue, à la découverte de leurs frères et soeurs malades et handicapés, pour les faire revivre. Ils agissent avec la même simplicité, la même ardeur que leurs frères et soeurs de 1945. La vie certes, en 1985, n'est plus la même qu'il y a quarante ans. Il y a des problèmes nouveaux à résoudre. MAIS QUAND LE COEUR SE DONNE A FOND, L'IMAGINATION SAIT TROUVER LES SOLUTIONS».

## POSTLUDE

Au terme de ce travail que j'ai voulu accomplir en toute objectivité, je suis saisi d'un scrupule.

«Quoi, me dira-t-on, ce n'est pas une biographie, c'est une hagiographie que vous avez rédigée!». C'est vrai, je n'ai pas parlé des défauts du Père François.

Mais c'est le risque. On m'a demandé d'écrire sa vie. Or j'étais son évêque. L'évêque a pour ses prêtres un coeur, et un regard de père. Péguy vient à mon secours: «Pour ce que c'est capable de juger, un père! *“Un père avait deux fils”*. On sait assez comment un père juge. On sait assez comment le père a jugé le fils qui était parti et qui est revenu! C'est encore le père qui pleurait le plus!».

J'avais pour le Père François, le regard du père.

Peut-être aussi mon regard était-il faussé par une pointe d'orgueil, la fierté d'avoir dans mon clergé un prêtre d'une telle qualité. C'est une circonstance atténuante.

La vérité, c'est que j'ai cherché, et que je n'ai pas trouvé. Si peut-être, il faut le dire. Il paraît que notre Père François avait une telle confiance dans la Providence —et de ce fait une telle indifférence à l'égard de quelques problèmes matériels de la vie quotidienne—, qu'il acculait parfois telle ou telle de ses collaboratrices à des acrobaties pour faire face à la situation. Mais au fait, n'était-ce pas la preuve qu'il avait raison de faire confiance à la Providence qui agit toujours à travers les causes secondes?

D'ailleurs bien des «complices» m'ont influencé! Combien de ceux qui l'ont connu de près ont parlé comme moi. Combien depuis sa mort s'adressent à lui comme à un intercesseur assuré! J'ai même reçu quelques témoignages de personnes ayant obtenu par lui des grâces spirituelles imprévues.

Certes je ne prétends par lui décerner une auréole. Ce n'est pas le rôle d'un évêque en retraite. Mais je suis persuadé qu'auprès de Dieu, la Fraternité jouit d'un puissant intercesseur qui veillera à ce quelle soit fidèle à sa charte, et saisie comme lui par la passion de servir tous les malades et handicapés du monde pour «qu'ils se lèvent et qu'ils marchent», soutenus par la conviction que le «Bon Dieu les aime formidablement».

**Pierre Boillon**

